

LIBER

BULLETIN

Montréal, octobre 2004

Cahier d’information et de promotion des éditions Liber

Billet

À propos de langue, j’aurais voulu en dire beaucoup plus que ce que j’ai pu formuler dans le petit exposé fait lors du forum de l’édition organisé par l’Association nationale des éditeurs de livre, le 9 septembre, et dont le texte est reproduit ici même en page 2. Il est vrai que l’événement avait ses exigences et que la durée d’intervention était limitée, on n’aurait pu tout dire, sans compter que je ne suis de toute façon peut-être pas en mesure d’en dire davantage, de manière, s’entend, suffisamment structurée. J’aurais voulu en tout cas rappeler que, la langue française, je ne suis pas tombé dedans quand j’étais petit et raconter quelques anecdotes de mon apprentissage, par exemple mon bonheur de m’apercevoir un jour que je pouvais tout à coup faire la différence entre le français et l’anglais (sans comprendre pour autant ce qu’on disait dans l’une ou l’autre langue) et mon agacement de ne pas trouver dans le dictionnaire le mot «grocerie», que je voyais pourtant autour de moi. Mais, surtout, j’aurais voulu rendre sensible le fait que la langue est pour l’éditeur (pour tout lecteur attentif en fait) un révélateur implacable, comment dire?, de la personnalité de l’auteur, de l’état d’une culture, des habits d’une classe ou d’un milieu — et beaucoup plus, je dirais, dans le domaine des essais et des études savantes que dans le domaine du roman, de la poésie ou des textes plus personnels en général, dont c’est davantage l’imaginaire qui est significatif que la langue. Cela a lieu parfois de manière tout indirecte, parfois en creux, et pas forcément à travers la langue au sens strict. Cela peut passer par la typographie et l’usage des majuscules et des minuscules, de l’italique et des guillemets; par le système de titres et de sous-titres; par les notes, leur nombre et leur nature; la façon d’indiquer les coordonnées bibliographiques. On voit qui l’auteur fréquente ou qui il voudrait fréquenter. Il y aurait à cet égard tout un chapitre de sociologie de la culture et du savoir à mettre à jour — comme celle que Bourdieu a longtemps pratiquée. Ou comme celle à laquelle pense Robert Hébert, et qu’il a illustrée dans ses grands travaux d’archives, mais aussi dans les textes qu’il a réunis dans *Novation* (parution octobre 2004), notamment «Saut de note». Où il dit: «Ceux et celles qui font de la recherche jusqu’à la limite de la saturation, ceux et celles qui sont à l’affût d’un ton nouveau savent que la confrontation fondamentale du savoir avec “lui-même” réside au fond dans la note: réseau territorial des sources, trafic ou non des connaissances, aveux parfois bouleversants, censures obliques, passion du risque, guerre des consciences qui se démarquent du propos central. [...] La pratique de la note, c’est le walkie-talkie sous la structure solennelle du texte, c’est le stylodrome de la pensée pure. Ça fait courir hors texte, ça met l’ignorance générale sur des pistes, ça use les souliers de l’hyperconscient lecteur.»

J’aurais voulu dire par ailleurs que, si je parlais, si je parle de langue, c’est bien sûr parce que c’est à elle que l’éditeur a affaire d’abord et avant tout. Et qu’elle requiert attention, respect, souci. La langue est une grosse machine avec laquelle il faut procéder avec précaution, avec lenteur, avec persévérance. La langue donc m’intéresse pour tout cela. Mais j’en parle également — je reste dans le domaine du livre — pour essayer d’échapper au vacarme de l’actualité, particulièrement lors de cette absurde époque de l’année qu’on appelle la rentrée, au prurit imbécile qui s’empare alors du milieu, aux trucs, aux gadgets, aux grimaces qu’on est prêt à inventer pour parler de livres, pour échapper encore aux questions idiotes qu’on se repasse comme des scies d’une saison à l’autre. Celle-ci par exemple: y a-t-il trop de livres? Et encore celle-ci: coûtent-ils trop chers? Mais aussi: comment parler des livres? Maman! À un certain point les bras me tombent.

Allez, cultivons notre jardin.

Giovanni Calabrese



Margaret Somerville, votre livre, Le canari éthique, examine un ensemble de questions éthiques rencontrées par les sciences de la vie et la médecine, mais qui concernent tout le monde (clonage, procréation assistée, avortement, euthanasie, etc.). Il a remporté le prix Avicenne en éthique remis par l’Unesco. Félicitations. C’est la première fois que ce prix est attribué. Pourriez-vous nous dire rapidement en quoi il consiste?

Une correction d’abord: le prix Avicenne pour l’éthique et la science, du nom du grand médecin et philosophe iranien du Moyen Âge, ne récompensait pas uniquement *Le canari éthique*, même si ce livre a été évoqué, lors de la cérémonie organisée par l’Unesco à Paris, comme l’un des facteurs ayant contribué à ma nomination à titre de lauréate. Il a été instauré par l’Unesco à la suite d’une double initiative émanant, d’une part, du directeur général

dans les mines: quand il mourait, les mineurs avaient intérêt à remonter. En abordant les questions que je mentionnais, vous essayez donc de mesurer la respirabilité de l’air moral dans nos sociétés. Quelles sont les grandes conclusions que vous en tirez? Quel est le climat moral de nos sociétés? Est-ce qu’elles se portent bien?

Je devrais sans doute commencer ma réponse en soulignant que je suis une incurable optimiste. Le passage que je préfère dans *Le canari éthique* (à supposer qu’un tel choix soit permis à un auteur) serait celui-ci: «L’espoir est l’oxygène de l’esprit humain, sans lequel il se flétrit et grâce auquel il peut survivre même à une effroyable souffrance.» Au cours de la tournée que j’ai effectuée en Iran, par exemple, j’ai trouvé très positifs et encourageants l’accueil que m’ont réservé les universitaires et leurs étudiants ainsi que le sérieux avec lequel ils se

Entretien

Margaret Somerville

Le canari éthique

montraient désireux de discuter les idées que je leur soumettais. Mais il existe aussi de nombreux motifs de crainte, en Iran comme ailleurs. Travailler dans le domaine de l’éthique est donc une expérience indissolublement composée d’une certaine part d’espoir et d’une certaine part d’inquiétude.

L’une de mes préoccupations principales concerne le fait que nous risquons de ne pas saisir pleinement certains des défis auxquels nous sommes confrontés par suite de nos découvertes sans précédent dans les domaines de la biologie moléculaire, de la génétique et des techniques de reproduction. Prenons un exemple. Dans la plupart des discussions au sujet de l’éthique des recherches portant sur les cellules souches d’embryons humains, la plupart des intervenants abordent uniquement la question du respect dû à l’embryon une fois que ce dernier existe. Si ce problème est assurément très important, un autre l’est tout autant: qu’implique le respect dû à la transmission de la vie humaine? Tout se passe comme si beaucoup de gens n’avaient même pas entrevu cette question. Or la recherche portant sur les cellules souches d’embryons humains soulève diverses questions à ce sujet. Transmettre la vie humaine avec l’intention de tuer l’embryon en prélevant ses cellules souches, est-ce faire preuve d’un respect convenable envers cette transmission? Et qu’en est-il lorsqu’on utilise l’embryon comme un produit permettant la mise au point de thérapies pour nous-mêmes et pour autrui? Qu’en est-il dans le cas du clonage qui transmet la vie, non pas par le biais d’une reproduction sexuelle, mais d’une répllication asexuelle? À mon avis, créer des embryons humains dans le seul but de les utiliser pour des recherches sur les cellules souches, en particulier au moyen du clonage, va à l’encontre des exigences de respect envers la transmission de la vie humaine. En bref, comme je l’écris dans *Le canari éthique*, des percées scientifiques qui ne seraient pas accompagnées de percées éthiques constitueraient de bien vaines victoires. Et puis il serait naïf d’espérer simplement que les percées éthiques se produisent d’elles-mêmes, en l’absence des recherches et de l’effort d’éducation requis et sans les ressources que cela suppose.

Est-ce que les débats autour de la bioéthique se déroulent de la même façon dans le monde ou y a-t-il, à votre connaissance, des différences significatives entre, disons, la façon américaine d’envisager les choses et la façon européenne, ou canadienne? Pose-t-on les mêmes questions, fait-on le même type de réponse?

suite p. 8

À propos de ...

La démocratie au risque de l’usure

Jean-François Malherbe

«C’est en fait, en passant par le thème de l’usure, tout notre rapport à l’argent que met en question le philosophe dans cet exercice d’éthique appliquée. [...] Avec une rare efficacité, J.-François Malherbe fait la preuve que la bonne philosophie peut, à partir de presque rien, nous amener à l’essentiel.»

Louis Cornellier,
Le Devoir, 14 août 2004

Le canari éthique

Margaret Somerville

«Ce livre est la meilleure introduction qu’on puisse lire à l’éthique de notre temps. Pour les philosophes professionnels, il constitue une mise en question si radicale de leur attentisme et de leur procédurite aiguë qu’aucun d’eux ne sortira indemne de sa lecture [...]. Tous les étudiants devraient l’avoir en main à un moment ou à un autre [...] car il concerne tous les citoyens.»

Georges Leroux,
Le Devoir, 15 novembre 2003

Entretiens avec Hélène Reboul

Joseph J. Lévy et Hélène Reboul

«Ces entretiens menés habilement par le professeur Joseph J. Lévy nous permettent de mieux connaître cette femme à la ténacité sans faille, au savoir incontestable, aux réalisations fortement inspirées du souci social omniprésent chez elle, à la compétence multidisciplinaire reconnue internationalement, mais aussi à la simplicité qui en fait l’une des nôtres.»

Denise Daviau,
Frontière, printemps 2004

Matérialisme et humanisme

Mario Bunge

«Ce matérialisme débouche donc, sans concession à la facilité, sur un humanisme politique dont le fondement ultime est éthique et dont Bunge souligne l’extrême nécessité par ces temps de libéralisme débridé et proprement inhumain. [...] Toute cette réflexion suppose un rapport à la science trop rare dans la philosophie d’aujourd’hui [...] Tout cela

recouvre un engagement rationaliste peu fréquent aujourd’hui et dont l’enjeu pratique saute aux yeux à l’heure d’une reviviscence inquiétante des croyances irrationnelles qui paraît laisser sans voix la philosophie dominante.»

Yvon Quiniou,
L’Humanité, 10 septembre 2004

Mariage homosexuel

textes choisis et présentés par Guy Ménard

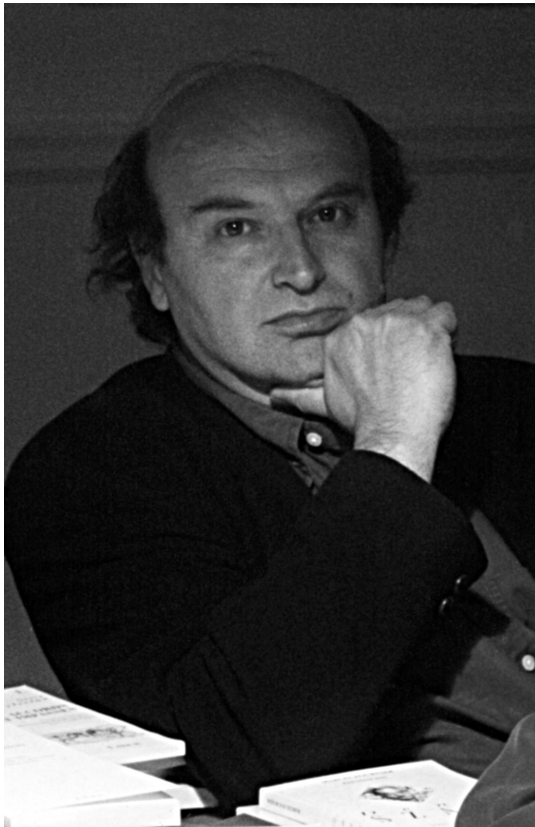
«L’un des intérêts du collectif dirigé par Guy Ménard, dont la présentation d’une manière remarquablement claire et nuancée retrace l’historique du débat sur le mariage homosexuel et en analyse les éléments, est de nous permettre de lire à la suite, et les uns à la lumière des autres, des textes parus séparément et émanant des horizons les plus divers. [...] Mais le plus grand mérite de ce livre est de mettre à la disposition de tous les éléments essentiels d’information et d’ouvrir des pistes de réflexion, ce qui est capital dans un débat qui touche des valeurs et surtout des personnes.»

Paul-Hubert Poirier,
Le Devoir, 17 janvier 2004



Exposé

Pour une responsabilité éditoriale à l'égard de la langue



©Alain Décarie

Le texte qui suit a été présenté à la rencontre annuelle des membres de l'Association nationale des éditeurs de livre, ce qu'on a appelé «forum de l'édition», le 9 septembre 2004.

1. Je me propose de vous parler de langue. Nous ne discutons pas souvent de langue. Un ami éditeur à qui j'ai confié mon intention d'aborder ce thème, aujourd'hui, en m'adressant à des collègues, m'a raconté que, dans le milieu, la question avait été mise sous le boisseau il y a longtemps et que plus personne n'avait envie d'en débattre à nouveau, sauf à vouloir raviver de vieilles animosités. Ce n'est pas mon intention. Mais il est vrai qu'au Québec, en effet, la question est forcément délicate sinon empoisonnée.

Je trouve dommage en tout cas que les éditeurs n'interviennent pas plus souvent sur la place publique en cette matière, alors qu'ils sont au cœur du processus de reproduction, d'innovation et de normalisation de la langue. Je pense qu'une part importante de leur responsabilité culturelle et sociale se trouve là et que, par conséquent, il faut en prendre conscience et être capable d'y faire face. Voilà pourquoi, lorsqu'il a été question de ce forum où les éditeurs seraient invités à réfléchir sur leur travail, à faire un retour sur leur pratique, la langue m'est immédiatement venue à l'esprit comme thème qu'il faudrait traiter.

2. La langue est au cœur du travail éditorial, elle est la matière première sur laquelle il porte. Mallarmé disait que ce n'est pas avec des idées qu'on fait des poèmes, mais avec des mots. Il en va de même pour les livres, qui sont, pour l'essentiel, des œuvres de mots. Mais pas n'importe lesquels ni dans n'importe quel ordre, et c'est cela qu'il faut bien comprendre pour mesurer la responsabilité éditoriale à cet égard. On peut certes avoir l'impression que l'éditeur n'est qu'un serviteur, d'un côté, de l'auteur, dont il respecte la parole; de l'autre côté, des organes de codification (dictionnaires et grammaires, conseils et académies de la langue), dont il applique les règles; et qu'il n'a en somme qu'un rôle, disons, passif. Mais si, effectivement, il devait être à la fois

au service du code, tel que le décrètent les instances autorisées, et au service de la parole, telle que la profèrent les écrivains de tout acabit, sa tâche serait à la vérité contradictoire et paralysante — il serait dans la situation de l'âne de Buridan. Nous savons bien pourtant que ce n'est pas comme ça que les choses se passent — ni pour les ânes ni pour les éditeurs.

En réalité, en effet, le travail de l'éditeur consiste à faire interagir code et parole, à les modifier l'un par l'autre et inversement, à faire accéder une parole à l'espace linguistique commun et à ouvrir cet espace à l'originalité d'une parole. La plupart du temps bien sûr cette opération ne pose aucune difficulté car le code a toujours déjà informé la parole, qui pourtant peut également toujours jouer du code et se jouer de lui. La définition reste donc selon laquelle le travail éditorial consiste à s'assurer de la bone interaction entre parole et code. Pratiquement, cela signifie que, parfois, nous convenons de corriger la langue par la parole de l'auteur — et nous laissons passer néologismes, nouvelles tournures, et même des formes qui sont explicitement rejetées par le code —; parfois nous nous servons du code pour corriger la parole de l'auteur — et nous rattrapons fautes orthographiques et erreurs grammaticales, supprimons les tournures non idiomatiques, etc. La langue est précisément le résultat, toujours provisoire et jamais homogène en chacun de ses instants, de l'ensemble de ces choix, qu'on appelle également l'usage. Dans ce sens, et pour donner à l'idée une tournure ambitieuse ou provocante, je suis porté à dire que c'est l'éditeur — ou peut-être plus exactement: l'instance éditoriale — qui, à travers les choix linguistiques qu'il fait, corrigeant ceci mais pas cela, cautionnant tel mot mais pas tel autre —, c'est le travail éditorial, donc, qui constitue finalement la langue dans notre civilisation de l'écrit. Regardez d'ailleurs un dictionnaire. Dans le Robert, notamment, on met à côté des mots une date. Que signifie cette date? Eh bien, c'est la date de la première attestation écrite du mot. Dans notre civilisation de l'écrit, l'oral ne vaut rien pour décrire ou pour révéler l'état de la langue. L'usage, l'état d'une langue, c'est en fait ce qui, en chaque instant, est attesté par écrit, rendu public, publié. C'est-à-dire ce qui est passé par une instance éditoriale.

Bien entendu, de nos jours, les instances éditoriales sont nombreuses, aussi nombreuses peut-être qu'il y a de gens qui savent écrire ou qui croient le savoir et qui le prouvent. Et c'est grâce à tout ce beau monde que, aujourd'hui, la langue change, évolue, se modifie, y compris, je veux dire, à travers des erreurs ou des confusions du code — qui ne sont pas toutes, loin de là, le fait d'illettrés. C'est ainsi que, exemple très ancien, l'ierre est devenu le lierre, que déodorant a fini par supplanter désodorisant, que cunnilinctus est bizarrement devenu cunnilingus, que portatif a cédé le pas à portable et que, bientôt, une instance éditoriale quelconque publiera, éditera, cautionnera par écrit «le lévier», «une avion», «maigre comme une échalotte» (avec deux «t» en prime) ou «brin de scie». Après tout, des instances éditoriales très autorisées ne sont-elles pas en train de cautionner «possiblement» ou «mettre de l'avant»?

Mais peu importe les exemples. Tout ce que je voulais faire apparaître jusqu'ici, c'est la place de l'éditeur dans le processus de constitution, de modification et de normalisation du code linguistique et, corrélativement, la responsabilité qui est la sienne à l'égard de la langue en tant que bien commun, particulièrement, donc, à une époque où il y a une très forte concurrence d'instances éditoriales.

Je m'en voudrais à ce point de ne pas rappeler un épisode qui illustre bien tout cela, exemple tiré

de notre milieu et qui m'a à l'époque beaucoup frappé. Il concerne notre collègue Hervé Foulon et le Bescherelle. Vous me permettez d'aller vite. Les éditeurs français du Bescherelle ont un jour voulu introduire dans ce classique de la conjugaison une série de verbes canadiens-français. Notre ami Hervé a refusé de diffuser au Québec cette édition et en a préparé une autre qui n'accueillait que ce qu'il considèrait comme des canadianismes de bon aloi. C'est cette édition qui circule depuis dans la francophonie. Il n'y a rien là d'héroïque ou d'exceptionnel — tous les jours, tous les éditeurs bloquent ou laissent passer des mots ou des formes linguistiques. Il reste que ce cas a illustré, sur la place publique, l'idée que l'éditeur a un effet déterminant sur le processus de formation et de transformation de la langue. Il faut peut-être simplement regretter qu'on n'ait pas saisi l'occasion pour approfondir la problématique.

3. La question du choix linguistique est évidemment lancinante au Québec, où règne une double schizophrénie, entre l'oral et l'écrit d'une part, à l'intérieur même de l'écrit d'autre part. En ce qui concerne le premier type, Jean Paré, le fondateur et ex-rédacteur en chef du magazine *L'actualité*, disait que «le problème principal au Québec, c'est l'écart entre la langue écrite et la langue parlée, et cette différence s'accroît. En France, la langue de la vie courante n'est pas très éloignée de la langue écrite. Au Québec, il y a un abîme» (*Entretiens avec Jean Paré*, 1994, p. 150). Et un ami éditeur me confiait récemment qu'il ne laisse passer aucun «sur la rue» dans les textes, mais qu'il emploie la formule couramment et qu'il ne la remarque même pas chez ses interlocuteurs. Quant au second type de schizophrénie, je dirais qu'il est pour ainsi propre à la fonction éditoriale. Et il a des conséquences pratiques.

Un jour il a été question d'une coédition avec un éditeur français. Comme l'auteur, lui-même européen, vivait au Québec, j'ai proposé que notre maison soit le maître d'œuvre du projet. Nous serions en contact avec l'auteur, nous préparerions la copie, etc. Voilà ce que j'expliquais au téléphone à mon interlocuteur français. Hésitation. Il n'était pas sûr, quelque chose l'agaçait. Il dit: «Oui, mais vous savez, il y a quand même beaucoup de différences linguistiques entre vous et nous. Par exemple, vous dites "lutte à la pauvreté".» (Soit dit en passant, je ne dis pas «lutte à la pauvreté», il se trompait d'instance éditoriale...) On peut certes se moquer de cette réaction, accuser la mauvaise foi. Je crois qu'il y a un problème réel. Dans quelle langue devons-nous publier? Quels mots, quelle syntaxe devons-nous adopter? Car notre esprit travaille toujours avec au moins deux codes.

On peut illustrer cela par divers exemples. Ainsi, quand on dit dans un manuscrit que tel personnage habite au premier étage, on se demande: quel étage habite-t-il? Et quand dans un texte d'ébénisterie il est question d'un meuble en cèdre, de quel bois est fait le meuble? Et si les protagonistes dînent ensemble, à quelle heure mangent-ils? Devant un manuscrit où il est question de ces choses que fait l'éditeur? Que doit-il faire?

Dans l'édition du mois de juin du bulletin d'information de notre association, *Tiré à part*, notre collègue Daniel Desjardins a fait paraître un article sur l'exportation — et on voit encore une fois que les problèmes de choix linguistiques ont des prolongements très concrets. L'exportation dit-il doit faire partie des stratégies de développement des entreprises éditoriales canadiennes-françaises — pour les raisons que l'on sait. À un certain point, il examine quatre aspects dont on doit tenir compte quand on pense à l'exportation d'un produit fini,

dans notre cas le livre (le produit lui-même, le prix, le lieu où on vendra le livre et la promotion). Ce qui a retenu mon attention, c'est une petite remarque concernant le produit. On lit: «Un éditeur devrait dès le début de la conception d'un livre l'imaginer en fonction des marchés d'exportation. En particulier, on aura intérêt à utiliser une terminologie neutre. Au lieu de "magasinage" ou de "shopping", on utilisera "achats".» (En passant, voilà bien une illustration de plus du travail de l'éditeur sur la langue.)

L'exemple peut donner l'impression d'une facilité de l'opération. Et c'est peut-être le cas dans un guide de voyage, mais ailleurs? Tous ceux qui ont l'occasion de lire les manuscrits et de travailler les textes savent intimement toutes les petites décisions du même ordre qu'il faut prendre au cours du processus et qui finissent par être épuisantes et désespérantes. Travailler avec un double standard n'est pas idéal.

4. Dans le monde anglophone, il arrive souvent que les maisons d'édition, les périodiques, les magazines, les journaux aient un *style book*. Il s'agit d'une manière de répertoire des usages maison en matière de langue et de présentation des textes, un recueil de conseils pour ceux qui entendent soumettre un manuscrit à ces organes de publication. Je ne sais pas le rôle que jouent ces outils maison auprès des lexicographes, des grammairiens et des professionnels de la typographie qui élaborent dictionnaires et guides grammaticaux ou typographiques. Je suppose que ces savants spécialistes doivent au moins les consulter pour inventorier et comparer les usages sur le terrain.

Nous n'avons pas l'habitude de ces *style books*. S'il m'est permis de terminer cet exposé sur quelques souhaits ou espoirs, je dirais tout d'abord qu'il nous faudrait, de manière générale, parler plus souvent et plus librement de langue. Si, de plus, ici et là, surtout chez les éditeurs qui en ont les moyens et l'expérience, on voyait apparaître quelque *style book* qui servirait de repère ou d'inspiration aux autres, ce serait encore mieux.

Je souhaiterais ensuite que, oui, on intervienne plus souvent pour dénoncer, encore et toujours, la mauvaise tenue, le mauvais état de la langue. J'ai ainsi parfois pensé qu'il faudrait bien finir par faire un sermon aux milieux de l'enseignement supérieur — c'est de là que nous viennent beaucoup des manuscrits que nous recevons. Car les problèmes de langue ne viennent pas des analphabètes, mais de ceux qui écrivent eux-mêmes. Ce serait donc bien, je crois, que les éditeurs puissent rencontrer régulièrement des milieux types pour les sensibiliser aux questions linguistiques.

Je souhaiterais finalement que se tienne, tous les ans ou tous les deux ans, une rencontre internationale de réviseurs, correcteurs, rewriters et éditeurs pour faire le point sur l'état de la langue. Ces gens constitutifs de l'instance éditoriale travaillent dans l'ombre. Ce sont pourtant eux qui modèlent la langue. Il serait bon de les entendre. De leurs rencontres répétées, il en résulterait peut-être une meilleure compréhension du travail éditorial entre pays.

Voilà donc quelques suggestions d'interventions des éditeurs en matière de langue, quelques façons d'assumer leurs responsabilités linguistiques. Plutôt que de garder la question de la langue sous le boisseau, nous devrions être les premiers à en débattre. Nous sommes peut-être les plus autorisés à le faire, par notre expérience, notre savoir et par le contact quotidien avec la langue qui se fait.

Giovanni Calabrese

Parus / À paraître

Depuis le mois de janvier 2004, nous avons publié:

- Pierre Bertrand, *L'intelligence du corps*
- Yves Bertrand, *Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien*
- Mario Bunge, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée*
- Pierre Clément, *En finir avec l'inconscient. Pour un renouveau de la psychanalyse*
- Louise Grenier et Isabelle Lasvergnas (dir.), *Penser Freud avec Patrick Mahony*
- Naïm Kattan, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet, *Visages d'humanité*, préface de David Le Breton
- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération*

- Joseph J. Lévy, *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps*
- Jean-François Malherbe, *La démocratie au risque de l'usure. L'éthique face au crédit abusif*
- Line Mc Murray, *Nous, les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature*
- Alain Médam, *Montréal interdite*, préface de Pierre Nepveu
- Françoise Naudillon, *Entretiens avec Jean Métellus. Des maux du langage à l'art des mots*
- Lawrence Olivier, *Contre l'espoir comme tâche politique*; suivi de *Critique radicale. Essai d'impolitique*
- Gilles Paquet, *Pathologies de gouvernance. Essais de technologie sociale*

- Jacques Senécal, *Manières de dire, manières de penser. Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs*
- Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*
- *Éthique publique*, vol. 5, n° 2, «Sexe, jeu, drogue. Du moralisme à l'éthique publique»
- *Éthique publique*, vol. 6, n° 1, «Que reste-t-il du bien commun?»

•

Notre programme éditorial s'enrichira au cours des prochaines semaines du livre dirigé par André Duhamel et André Lacroix, *Éthique et politique en contexte global*, de celui de Guy Durand, *Pour une*

éthique de la dissidence, d'un recueil de textes de Robert Hébert, et du volume 6 n° 2 de la revue *Éthique publique*, «L'éthique et la gestion de l'information».

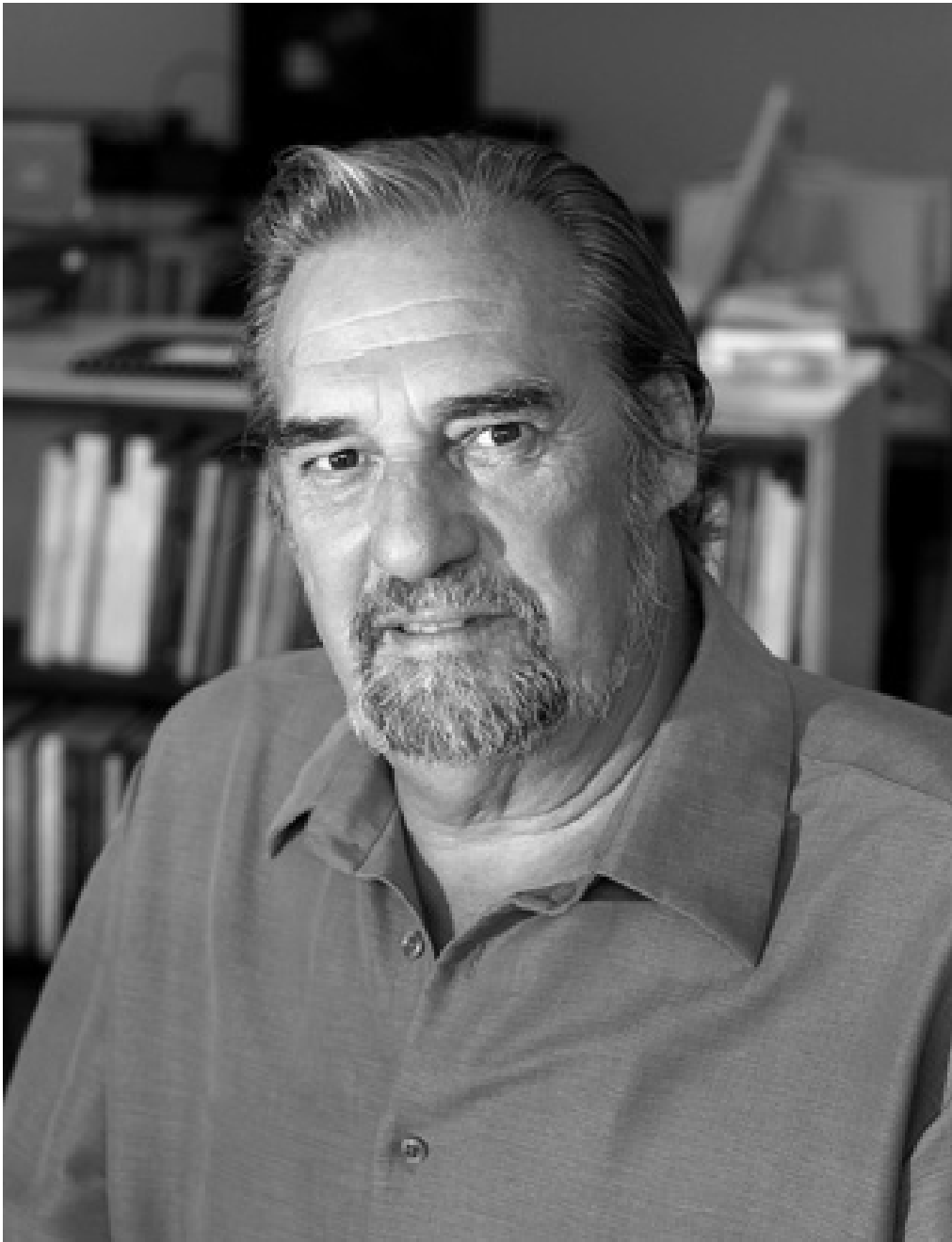
Puis, s'ajouteront au cours du premier semestre de 2005 une douzaine de nouveaux titres, notamment une étude sur le sacré de Michel Carrier, le troisième volume de la grande enquête sur la sagesse que mène Jacques Marchand (*La sagesse biblique*), une «histoire mondiale» de Luc-Normand Tellier, une étude sur l'éducation de Roger Cevey ainsi qu'un essai sur les formes du jugement de Fernand Morin. Nous nous excusons auprès de ceux que nous ne nommons pas ici.



Entretien

Jacques Senécal

Manières de dire, manières de penser



©Alain Décarie

Dans Manières de dire, manières de penser, vous commentez onze expressions courantes, formules toutes faites que nous employons pour résumer une opinion, parfois toute une idéologie, dans telle ou telle circonstance. Ainsi, devant un contretemps qui nous irrite, un petit malheur qui nous frappe, on nous conseillera de «prendre les choses avec philosophie» ou encore d'«être positif». Vous examinez de même «à chacun sa vérité», «tous les espoirs sont permis», «il faut le voir pour le croire», etc. Comment concrètement le projet s'est-il élaboré?

Depuis que j'enseigne la philosophie et que j'essaie de la pratiquer en classe comme en dehors des salles de cours, je remarque que son contenu, autant dans son questionnement que dans ses réponses, d'une extraordinaire richesse, tombe dans nos consciences comme une goutte de lucidité dans un océan de bêtise. Nous sommes immergés dans un discours social qui, par ses moyens de divertissement et ses appareils de propagande, abrutit jusqu'à la soumission. Et cela m'attriste, car je sais que la simple réflexion et la créativité peuvent nous apporter des énergies et des joies immenses. Je suis consterné, aussi, par les dépendances multiples de mes contemporains et particulièrement celle de leur pensée. En effet, à les écouter, on peut ramener leur «philosophie personnelle» à un court ramassis de préjugés, d'idées reçues ou de convenances qui sont vieilles comme le monde, donc, souvent rétrogrades, mais réactualisées et incarnées par des stars ou une élite bien placée, occupée à préparer un futur identique au passé, et diffusées tous azimuts comme des valeurs ou vérités fondamentales qu'on ne discute pas. Pourquoi ce gréganisme intellectuel? Quelle est cette idée de connaître, de percevoir et de vivre par procuration ce qu'il y a de plus irradiant et rassérénant pour l'équilibre de chacun: la nature et l'humanité en soi? Ces questions et ces observations, et toute la panoplie de réflexions et théories philosophiques qui y sont arrimées, je les ai explorées sous tous leurs angles avec mes élèves et les ai exposées, année après année, en classe et autour de moi. Mais restaient les autres, le grand public, ceux qui travaillent, ceux qui sont préoccupés ou divertis ou qui attendent, bref, l'immense majorité. D'où l'idée d'une publication.

Est-ce un peu par hasard que vous avez retenu ces onze expressions-là ou bien vous permettaient-

elles mieux que d'autres de vous exprimer sur notre temps? Car vous vous exprimez sur notre temps, de manière parfois assez musclée.

Au fil des années, dans le cadre de mon travail de prof de philo et de pédagogue, j'avais accumulé dans mon recueil de «sottises» à dénoncer plus d'une centaine de ces lieux communs. Toute la gamme culturelle y passait: de «sage comme une image» ou «rêver en couleurs» jusqu'à «la perfection n'est pas de ce monde» ou «mourir de sa belle mort»... J'ai toujours eu un grand plaisir à faire de la philosophie à partir de maximes populaires, car je sentais bien que mes élèves y mordaient davantage. Mais parmi ce lot de concentrés de sagesse et d'ineptie, il y en avait qui m'exaspéraient plus que d'autres, parce que plus fréquents, surtout plus cristallisés de certitude et par conséquent plus nocifs. Or, comme j'entretiens toujours le désir de faire connaître la philosophie au plus grand nombre et surtout aux plus jeunes, il me fallait sélectionner des maximes populaires qui m'entraîneraient au cœur des problématiques classiques de la philo occidentale. Je devinais bien, aussi, que les grandes questions traditionnelles sur la nature de l'homme et de sa place dans l'univers, sur Dieu, sur le sens, la liberté, la connaissance, la vérité, la sécurité, la foi, etc., transparaient de ces lieux communs et que ceux-ci en déformaient ou rétrécissaient, par leur commodité et leur naïveté, le foisonnement de significations et d'interprétations qui circulent au sein de la philosophie. Il fallait bien que j'en réponde. Cet aspect m'a influencé dans le choix des expressions analysées. Bien sûr. On est donc loin du hasard.

Enfin, je ne veux jamais perdre de vue le rapport entre la philosophie et la «vraie vie», c'est-à-dire notre réalité idéologique, politique, économique et sociale. Je ne peux pas laisser passer les diverses exploitations de l'innocence et de l'insécurité de mes contemporains et je n'aime pas voir se pratiquer la servitude volontaire ni la prédation. Ainsi, par une sorte de nécessité intérieure, je me distancie, par la critique et la pratique dissidente douce, du courant d'illusions, de cupidités, d'improbités et d'horreurs parfois torrentiel de mon époque. N'est-il pas normal que le philosophe s'inquiète et inquiète? Et qu'il dénonce, pourfende et combatte, aussi?

Vous avez longtemps enseigné la philosophie au collège, à Rimouski et à Montréal, mais vous avez également collaboré sur le terrain notamment à

des émissions télé et vous animez des groupes de discussion, cafés philosophiques, etc. Qu'est-ce que vous retenez de ces expériences quant à l'intérêt qu'on porte à la philosophie et à ce qu'on attend d'elle?

Un peu comme Diderot, qui affirmait: «Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire!», je conçois mal qu'une discipline qu'on aime passionnément ne soit réservée qu'à quelques universitaires ou professeurs déconnectés des préoccupations courantes. Heureusement, au Québec, l'enseignement de la philosophie s'est démocratisé avec l'avènement des grandes réformes scolaires des années 1960. Mais pourquoi ne pas aller plus loin: sortir la philosophie des salles de cours pour qu'on la pratique partout et tous les jours, au travail comme à la taverne, au salon comme dans l'alcôve. C'est le plus beau luxe qu'a inventé l'homme, pourquoi ne pas en populariser le goût et l'usage? C'est la philosophie qui, avec l'art, permet les plus belles réalisations d'indépendance et, par conséquent, les plus surprenantes originalités. C'est la philosophie qui, à mon sens, nous ouvre toutes grandes les portes de la jubilation de vivre sans devoir passer par le centre commercial et sans dépendre des conformismes à la mode.

Ces convictions je les ai traînées toute ma vie d'adulte: que ce soit en écrivant des pièces de théâtre ou des sketches et des chansons pour enfants (*Scénario, Pop Citrouille* à la Société Radio-Canada), ou en organisant des débats philo dans des cafés, à la cinémathèque, dans internet ou en préparant des soupers-causeries de groupes amicaux, ou en créant des ateliers de philo pour les cinquante ans et plus, ou en fondant le Parti des irréductibles récalcitrants (le PIR), ou en montant un kiosque de la philosophie (sceptique) en plein salon de l'ésotisme tel un loup dans la bergerie... L'idée qui me guidait et qui me guide encore, c'est la popularisation de la philosophie, l'actualisation de la conscience critique et la pratique quotidienne de l'autonomie intellectuelle. Les chercheurs de l'émission *Liza* (Société Radio-Canada) et Madame Frulla elle-même ont bien senti cette ardeur que j'entretenais pour convaincre le monde ordinaire du plaisir de philosopher. Mais n'est-ce pas aussi votre cas, aux éditions Liber?

Malgré ces tentatives et ces efforts, je constate, sans trop de désillusions, que la tâche est énorme et qu'elle ne fait que commencer, et que la philosophie reste encore une toute petite molécule d'oxygène dans l'empire étouffant du suivismisme.

Héraclite, Socrate, Diogène, Montaigne, Bruno, les Encyclopédistes, Marx et combien d'autres consciences agitatrices ont tenté ce défi au sein de la place publique? Un parcours étonnant a été fait par la philosophie, les sciences, l'art pour le plus bel épanouissement de l'humanité; mais combien de dictateurs, de brutes, de contempteurs, d'illuminés, de profiteurs et, plus récemment, de manipulateurs ont contrecarré ou réprimé les plus beaux élans de l'esprit civilisateur?

Je me dis qu'il faut continuer à «prendre les choses avec philosophie», c'est-à-dire non pas seulement «accepter les malheurs ou se soumettre devant les vicissitudes de la vie, mais surtout utiliser le doute et la critique pour une plus grande maîtrise de sa propre pensée, pratiquer un esprit rebelle, ne plus se conformer à ce que tout le monde dit, pense ou fait et affirmer une lucidité, cette lumière de l'esprit qui, loin d'aveugler comme la foi, donne au regard une clarté permettant l'étonnement, l'amour, l'humour, l'humilité, ces puissances toutes simples qui font la dignité humaine».

Vous êtes un épicurien — vous êtes conseiller philosophique du groupe Le Jardin, qui organise des soirées de causeries amicales sur l'hédonisme. Avez-vous d'autres maîtres à penser qu'Épictète? Quelle leçon retenez-vous de leur enseignement?

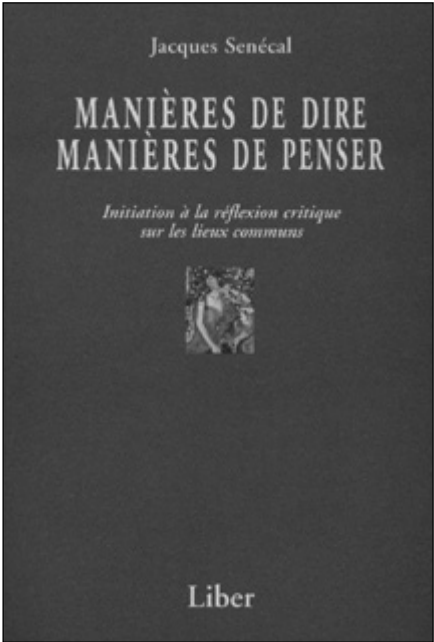
Épictète, Diderot, Marx, Nietzsche, d'abord, et, plus tard, Montaigne, Spinoza, Deleuze, comme plusieurs philosophes critiques de l'idéalisme et proches d'un certain matérialisme philosophique, m'ont effectivement beaucoup influencé. Quand j'ai commencé ma formation en philosophie, je supportais mal l'autoritarisme religieux des institutions d'alors et sa propagande idéaliste et dualiste. Le mépris pour le corps corruptible et l'enflure excessive attribuée au salut de l'âme immortelle m'ont rendu suspects les philosophies enclines au spiritualisme. Car, voyez-vous, je ne comprenais pas la pertinence d'attendre après sa mort pour connaître le bonheur, que celui-ci fût individuel ou collectif. Durant ma formation et mon

métier d'enseignant, je ne pouvais perdre de vue cette réalité simple: comment puis-je être heureux sans être proche de la terre, de mon corps et des humains concrets qui m'accompagnent et qui, d'ores et déjà, m'apportent enthousiasme et joie? Je trouvais tristes les exhortations à un bonheur différé et, par conséquent, très approximatif, fût-il à vivre dans un paradis terrestre ou céleste. L'odeur des lilas de mon enfance m'ont appris que le printemps file.

D'autre part, je constatais comme tout le monde, mais surtout comme ceux qui, à l'époque, s'inspiraient du marxisme, les injustices, les inégalités et les frénésies consummatrices de mes contemporains. Cela me désolait de voir tant d'énergie perdue à accumuler des objets dérisoires, alors que j'étais convaincu, grâce à Épictète, que peu suffit, trop nuit. Je pratiquais déjà, même marié et père de trois enfants, ce qu'on appellera plus tard la simplicité volontaire. Était-ce chez moi le reliquat du curé refoulé (huit ans de pensionnat catholique, ça marque!) qui se réalisait à travers une certaine mission? Celle d'exercer les vertus de simplicité, de justice et de solidarité? En tout cas, comme plusieurs de mes auteurs préférés, je ne pouvais simplement pas aller au-delà de ce postulat, pour moi, qu'«il existe, dès ici-bas, une vie bienheureuse». Et que vivre cela exigeait non seulement de la réflexion ou de la spéculation, mais, principalement, beaucoup de pratique. L'épicurisme comme technique de vie heureuse est très proche des sagesse orientales immensément concrètes et pratiques, qualités que j'ai toujours valorisées en philosophie aux dépens de l'abstraction et de la théorie. Car, à quoi servirait de tant philosopher si ce n'est que pour passer le temps ou faire fleurir l'inaccessible? La compréhension du bouddhisme m'a conforté dans l'interprétation que je me faisais de l'épicurisme: c'est essentiellement un hédonisme critique, donc très loin de l'idée populaire mais erronée d'un hédonisme débridé qu'on associe encore, hélas, à la rigoureuse éthique épicurienne. Mais par-dessus tout, pour moi, Épictète reste, grâce à son matérialisme et à son utilitarisme, un modèle de résistance face aux idéalismes spéculatifs et dépréciateurs du corps et de la vie. Comme Marx, dans un autre registre, a suscité mon admiration pour l'activisme rassembleur de sa pensée: à mon avis, les luttes et les organisations ouvrières comme le progrès considérable dans la bonification des conditions de travail et l'obtention de droits sociaux dans tout l'Occident relèvent, en grande partie, de sa philosophie critique et revendicatrice.

De manière générale, si l'on considère l'ensemble de l'histoire de la philosophie, j'ai toujours eu un penchant quasi naturel pour les philosophes que je qualifierais de «dissidents». En marge des grandes filiations traditionnelles de la pensée occidentale, il y a toujours eu, à toutes les époques, des moutons noirs, des provocateurs, parfois majeurs, parfois mineurs et souvent rejetés, mais toujours pertinents par leur originalité ou leur avant-gardisme. Cela s'est vu en art, en science. Et ce sont ces «esprits libres», ces innovateurs et provocateurs souvent persécutés qui ont créé les brèches de l'avenir, qui ont aéré l'esprit du temps et généré du renouveau. Il faut les reconnaître et les écouter un peu.

Jacques Senécal a été professeur de philosophie. Il est également organisateur de cafés philosophiques et animateur d'ateliers de philosophie.



Jacques Senécal
Manières de dire, manières de penser
Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs
156 pages, 22\$, ISBN 2-89578-060-9
parution septembre 2004



«Figures...

Voilà déjà quelque temps que nous songions à ouvrir notre catalogue à la fiction ou, plus confusément, à «autre chose» que ce qui constitue nos secteurs de publication habituels — études et essais en philosophie, sciences humaines et sociales, et littérature —, auxquels nous sommes fidèles depuis le début et auxquels nous continuerons de l’être. Il est arrivé à plusieurs reprises en effet qu’on reçoive des manuscrits hors de notre domaine éditorial, récits, romans, poésie, littérature jeunesse, et chaque fois nous nous sommes demandé s’il ne faudrait pas finir par faire une place à ces autres formes de texte. Le temps a ainsi passé sans que nous arrivions à nous décider. Si le projet de Line Mc Murray et celui de Monique LaRue, de Naïm Kattan, d’Alain Médam et de Pierre Ouellet nous ont enfin convaincus, c’est peut-être que l’un et l’autre

avaient un charme particulier, qui venait d’ailleurs sans doute de leur nature inclassable. Le collectif sur le visage est à la fois théorie et fiction, littérature et peinture, et Nous, les enfants... est à la fois récit et poésie, histoire et littérature jeunesse. Il y a aussi que ce n’était pas la première collaboration avec leurs auteurs, ce qui favorise la connivence et nourrit l’amitié — à laquelle il faut ajouter, dans le cas de Visages d’humanité, celle de David Le Breton. Tels sont donc les premiers titres de la collection «Figures libres», nom que nous ont d’abord inspiré ces premiers manuscrits et qui laisse entendre l’ouverture à diverses formes de textes «autres» que ceux qui ont jusqu’ici fait la réputation de la maison, que chacune d’elle soit hybride ou non.

Préface

Naïm Kattan, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet

Visages d’humanité

Le visage est une figure exemplaire du sacré. Les différentes composantes du corps humain ne revêtent pas la même valeur aux yeux de l’individu ou de la communauté, une graduation implicite les démarque les unes des autres. Dans nos sociétés, le visage et les attributs sexuels sont socialement et culturellement les lieux du corps les plus investis, ceux qui suscitent l’attention la plus soucieuse et perturbent le plus s’ils sont touchés par une blessure ou une affection quelconque, même bénigne. Ce sont les pôles du sentiment d’identité personnel. Au sein du lien social, le visage apparaît comme une capitale (*capita*) du corps, une hiérophanie diffuse dont la perte (la défiguration) prive souvent de toute raison de vivre en entamant en profondeur le sentiment d’identité. Le visage est le lieu de la reconnaissance mutuelle, nous allons les mains et le visage nus et nous offrons au regard des autres le relief de traits qui nous identifient et nous nomment. L’anonyme, l’inconnu, noyé dans la foule indifférente des passants, confondu à la grisaille, est un homme sans attache, sans visage.

Le visage d’emblée est sens, traduisant sous une forme vivante et énigmatique l’absolu d’une différence individuelle pourtant infime. Il est un chiffre, au sens hermétique du terme, une invitation à comprendre le mystère qui se tient là, à la fois si proche et si insaisissable. Dans l’anthropologie des sociétés occidentales, le visage est le haut lieu du corps humain où se cristallise le sentiment d’identité. Sous une forme vivante et mystérieuse, le visage traduit l’absolu d’une différence individuelle en même temps que l’affiliation à un groupe. L’une et l’autre se soutiennent mutuellement. Car l’homme n’est jamais seul au sein de son propre visage, celui des autres est là, en transparence, mêlé sous une forme confuse. Le visage implique l’individu, et pour que l’individu prenne socialement et culturellement sens, il faut un lieu pour le désigner, donc le distinguer, un domaine de l’être suffisamment variable dans ses désinences pour attester la différence qui démarque un homme d’un autre, un lieu visible à tous, où se dit l’individualité. Nul espace du corps n’est plus approprié pour la marquer et la signaler. Les visages sont des variations à l’infini sur un même canevas simple. Des milliards de formes et d’expressions naissent d’un alphabet d’une simplicité déconcertante. L’étroitesse de la scène du visage n’est en rien une entrave à la multitude des combinaisons. Discernement et ressemblance, simultanément il relie à une communauté sociale et culturelle par le façonnement des traits et de l’expressivité, mais il trace une voie royale pour démarquer l’individu et traduire son

unicité. Plus une société accorde de l’importance à l’individualité, plus grandit la valeur du visage. Pour l’individu, le visage est le foyer de son être, l’*axis mundi* sans lequel il serait réduit à peu de chose.

La présence au monde de l’autre est d’abord celle de son visage. Partout autour de nous une forêt de visages nous accompagne et nous interroge. J’ai vécu autrefois l’écriture de mon livre *Des visages* comme une longue plongée dans le sacré. Tentative de caresser l’énigme de ces visages innombrables qui nous hantent et dont j’ai cherché à accompagner le mystère. Je savais ne jamais l’atteindre mais seulement cheminer à son entour. Le peintre, le photographe ou l’écrivain des visages, le musicien sans doute aussi, cherche à saisir l’énigme comme si l’on pouvait enfin révéler le secret. «Toute ma vie, dit Virginia, la photographe du récit de Monique LaRue, s’est passée à capter des expressions sur des visages, à les faire apparaître dans des bains d’acide, à les agrandir, à les fixer sur le papier pour les scruter, les immobiliser, les analyser et décider de leur sort à jamais. Je n’ai jamais trouvé de motif d’arrêter parce que le visage contient l’infini.» Les amants peuvent ainsi se perdre dans une longue contemplation, où la parole suspendue sur les lèvres revêt de plus d’éclat l’intensité de la vue du visage de l’autre. Le regard demeure toujours au seuil de la révélation et se nourrit de cette attente. Le visage paraît toujours le lieu où la vérité est en imminence de dévoilement. Il est inépuisable de significations nouvelles ou à découvrir, chaque jour sous un nouvel angle, il se donne à la manière d’un monde à explorer. Et sans doute, la fin d’une relation amoureuse pour un couple témoigne-t-elle aussi de la banalité mutuelle qui a saisi les visages, l’impossibilité dès lors de quêter le mystère sur les traits de l’autre. Mais tant que l’intensité du sentiment demeure, le visage se livre à la manière d’une clé pour entrer dans la jouissance de ce qu’il est. Proust le dit admirablement en décrivant chez Swann ce mélange confus de lucidité et d’aveuglement devant une femme qui se joue de lui et dont il sait qu’elle n’a plus le charme d’autrefois. L’émerveillement pourtant demeure intact devant un visage qui incarne à ses yeux tout le mystère de sa relation à Odette. «Physiquement, écrit Proust, elle traversait une mauvaise phase : elle épaississait ; et le charme expressif et dolent, les regards étonnés et rêveurs qu’elle avait autrefois semblaient avoir disparu avec sa première jeunesse. De sorte qu’elle était devenue si chère à Swann au moment pour ainsi dire où il la trouvait précisément bien moins jolie. Il la regardait longuement pour tâcher de ressaisir le charme qu’il

lui avait connu, et ne le retrouvait pas. Mais savoir que sous cette chrysalide nouvelle, c’était toujours Odette qui vivait, toujours la même volonté fugace, insaisissable et surnoise, suffisait à Swann pour qu’il continuât de mettre la même passion à chercher à la capter.» Tout visage, le sien mais aussi celui des autres, est à la fois trop simple pour contenir l’existence, la signifier aux yeux des autres, la livrer à leur reconnaissance, et cependant trop ouvert pour ne pas laisser pressentir l’essentiel.

Le visage n’est jamais en repos, toujours pris dans ce mouvement de vagues, «ce *stream of consciousness* du visage», dit Monique LaRue. D’innombrables visages sont contenus dans chaque visage car chaque circonstance est une nouvelle mise au monde. Chaque expression est une invitation au déchiffrement sans qu’on en ait jamais les clés. Ce sont ces signes que guette Naïm Kattan, témoignant de cette proximité et de cet éloignement de l’autre, même bouleversé par l’émotion, signes indéchiffrables car ils disent par fragments un texte qui nous échappe. L’écrivain est assis dans un métro, une femme s’assoit près de lui. Elle pleure. Mais son visage est un écran non une intériorité, alors il cherche, en vain, le sens de la douleur par toute une série d’interrogations muettes. Puis un autre homme s’installe. «Il est en face de moi. Son rire est forcé. Il doit être préoccupé. Est-ce une maladie ? Sa femme, lui-même ? Il ne le dira pas. Son travail ? Il n’en soufflera pas mot. Il fait trop de blagues.»

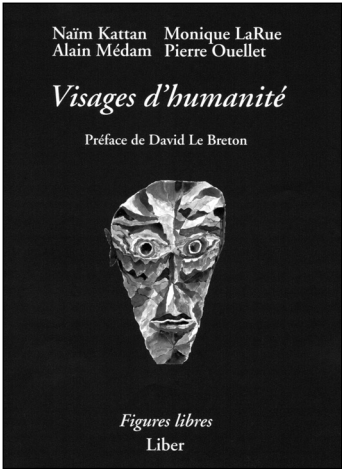
Un visage, toujours, dit la pluralité des identités possibles, celles qui cohabitent en nous et dessinent notre complexité à la fois au regard des autres et au nôtre. Marée des visages qui rend parfois l’autre si insaisissable en même temps qu’il est si proche. «J’étais dans un tel éblouissement que j’eus l’impression que c’est dans ce visage que toute ma vie avait pénétré, pour se répandre dans cette tâche qui en éclairait la vérité ; la beauté vive n’existe qu’à moitié, éclairée par son inachèvement, illuminée par sa perte, qui apparaissait ici, sur le visage de Fay, comme un jour plus grand que le jour, une lumière plus forte que la lumière, une naissance tatouée, d’où son visage pourrait renaître à chaque regard dans une beauté qui le marque à vie, qui en est le sceau vivant, le nom imprégné», écrit Pierre Ouellet. Toujours le visage, malgré son éclat, est une dérobade qui fait miroiter une réponse toujours différée. Ces visages intérieurs que seules les circonstances mettent au jour, Alain Médam dit l’impossibilité sans doute de les faire advenir sans qu’ils se perdent. Il les peint comme dépiautés de l’écorce qui leur donne une expression, sans

paupières, avec ces yeux immenses qui évoquent ceux des déportés. Autoportraits décalés, «dehors de mon propre dedans», dit-il, qui rappelle ainsi l’ambivalence de l’homme face au miroir. L’évidence du visage dissimule combien il échappe de toute part aux tentatives de le cerner, de fixer une fois pour toutes la fugace familiarité qu’il donne parfois à percevoir. Virginia ne prend pas de photos d’elle, elle dit son étonnement d’être soi et de porter son visage sans saisir à pleines mains comment il lui fait corps. Il est d’elle mais sans elle. Et pourtant elle est ce visage. Scruter l’image du visage de l’autre n’est sans doute en dernière analyse qu’une tentative aussi de se comprendre soi.

Si Virginia est dans la lumière du monde, l’observation émue des autres, son amant Pablo, le peintre, porte lui un visage de marbre aux yeux froids, indifférents. Il incarne la face d’ombre. Et sans doute cette passion du visage des autres est-elle pour elle une tentative de saisir le visage inexpressif de son amant. Tentative de comprendre le mouvement du désir. À l’inverse des photographies de Virginia, les tableaux de Pablo représentent des hommes aux visages défigurés, amputés d’eux-mêmes, qu’il observe dans les services les plus douloureux des hôpitaux. Un homme qui refuse d’accomplir une action qu’il réprouve le fait par crainte de «ne pouvoir ensuite se regarder en face». Mais, sans avoir commis de faute, l’homme défiguré est épinglé à cette impossibilité. La hiérarchie de l’effroi et du rejet semble mettre en première ligne l’homme au visage altéré par un accident ou une maladie. Ne plus avoir figure humaine est une métaphore pour dire la mort. Aucune de ses compétences à travailler, à aimer, à éduquer, à vivre, n’est empêchée de s’exercer à cause de son état. Et pourtant, il est tenu à distance par une subtile ligne de démarcation d’où naît une violence symbolique d’autant plus virulente qu’elle est souvent ignorante d’elle-même. La défiguration est un handicap d’apparence, une amputation de l’identité personnelle et sociale. L’infirmité qu’elle signale tient en l’altération profonde des possibilités de relation.

Ce beau livre nous rappelle combien la reconnaissance du visage de l’autre est une arme majeure pour affirmer la singularité et le mystère d’un homme que n’épuise jamais son appartenance à un groupe, elle dit l’émotion d’une parenté insaisissable qui nous unit à l’autre. Les poussières de différences dans l’éclat des visages composent celui, unique, d’une humanité multiple.

David Le Breton



N. Kattan, M. LaRue, A. Médam, P. Ouellet,
préface D. Le Breton
Visages d’humanité
104 pages, 16\$, ISBN 2-89578-054-4
parution août 2004

Monique LaRue est écrivain et professeur au collège Édouard-Montpetit. Elle a publié des essais remarqués (*L’arpenteur* et *le navigateur*) et des œuvres de fiction qui lui ont valu divers prix. Elle a notamment remporté le prix du gouverneur général pour *La gloire de Cassiodore*.

Naïm Kattan est romancier, essayiste et critique, et professeur associé au département d’études littéraires à l’université du Québec à Montréal. Il a publié

plusieurs essais, et une dizaine de romans dont *Adieu*, *Babylone* et, plus récemment, *Le gardien de mon frère*.

Alain Médam est sociologue et peintre. Il a consacré plusieurs ouvrages aux villes (New York, Naples, Marseille, Montréal) et à la création (*L’esprit au long cours*, *La tentation de l’œuvre*). Il a récemment publié *De l’actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde*.

Pierre Ouellet est poète et professeur au département d’études littéraires de l’université du Québec à Montréal où il est titulaire de la chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique. Il a publié de nombreuses poésies et études sur la littérature contemporaine, notamment, chez Liber, *Le sens de l’autre*.



... libres»

Entretien

Line Mc Murray Nous, les enfants...



© Josée Lambert

Line Mc Murray, vous venez de publier *Nous, les enfants...* Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature, vingt-trois scènes de votre enfance passée à Saint-Alexis-des-Monts, dans la Mauricie, où vos parents avaient une pourvoirie de chasse et pêche. Comment ce projet est-il né? Qu'est-ce qui vous a guidée dans le choix des épisodes retenus?

Ce projet existait, je crois, depuis longtemps dans mon inconscient. Comment oublier la beauté du paysage, l'envergure de l'environnement sauvage où j'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse et où j'habite encore? Cela dit, il y a une aventure réelle, dont je parle dans les dernières pages du livre, et qui en est d'une certaine façon à l'origine. Un beau samedi du mois d'août 2002, je me suis trouvée face à face avec un orignal, dans la cour de ma maison là-bas. J'adore cet animal. Sa rencontre me rappela un souvenir, que je raconte également dans le livre. Dans cet épisode, mon père avait essayé d'attraper un petit orignal mais s'était fait charger par la mère de ce dernier. J'ai trouvé ces deux événements si extraordinaires que j'ai eu envie de les raconter.

L'idée d'un recueil de récits se profilait doucement à ma conscience.

L'aventure de mon père avec la mère orignal témoignait aussi de sa fantaisie. Il avait à vrai dire une âme de poète. Sa mort, en 2000, me montra l'urgence de consigner les moments heureux ou cocasses de notre vie commune. *Nous, les enfants...* témoigne donc aussi de l'histoire des Mc Murray, qui me semble d'ailleurs assez représentative du monde des activités de chasse et pêche au Québec et du style de vie familiale qu'elles entraînaient. Car aussi invraisemblables que certains récits puissent paraître, ils sont tous véridiques.

Je désirais également reconsidérer ma vie, la voir comme une coupe à moitié pleine et non comme une coupe à moitié vide.

Une phrase dans le recueil résume ce point de vue, la voici: «Il y a de ces folies dont on souffre longtemps; d'autres qui font notre bonheur tout aussi longtemps.» On a souvent tendance à ne retenir que les côtés les plus durs de la vie, qui est pourtant si généreuse. On s'habitue à cette générosité jusqu'à ne plus la voir ou même à la considérer comme un dû. Ce livre finalement est un livre sur le bonheur, le bonheur de sentir la vie autour de soi, de ressentir la poésie de la vie; sur le bonheur de l'enfance qui cherche constamment la joie et qui voit les choses comme un don. Il fait appel à tous les souvenirs d'enfance qui nous forgent, nous, les adultes, comme des enfants de la nature.

Si vous avez vos racines dans la nature, vous avez fait des études supérieures à la ville où, d'ailleurs, vous vivez et travaillez depuis longtemps. Vous êtes même une spécialiste de la pataphysique, «science des solutions imaginaires», disait Alfred Jarry son fondateur et créateur d'Ubu. On se souvient de votre Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Il me semble que cette litté-

rature très travaillée, disons, très ludique, est assez éloignée de la nature. Comment êtes-vous passée de l'une à l'autre? Y a-t-il pour vous conflit ou continuité entre elles?

Pour paraphraser Boris Vian, je suis venue à la pataphysique à l'âge de un an: on mesurait ma taille avec les grosses truites que l'on pêchait dans le lac Sacacomie, là où mes parents avaient leur pourvoirie. Très tôt, j'ai appris à considérer les animaux comme des frères et sœurs au point de ne plus faire de distinction de classe entre eux et nous, les humains. Il y a également que ma famille était extrêmement attentive aux enseignements spontanés. Mon père et ma mère ne cessaient pas de nous donner des leçons tirées des exemples pris à même les mouvements les plus créateurs et surprenants de mère nature. Et c'est en somme elle, la nature, qui a fait de moi une pataphysicienne. Je la trouvais et je la trouve encore si imaginative. C'est elle le véritable auteur de la science des solutions imaginaires. Je ne suis que son élève. Et même si je travaille à la ville, c'est au cœur des bois que j'écris. Je pense que mon enfance et ma prime jeunesse passées dans la forêt sont la source de tout ce que j'écris, peut-être de tout ce que j'écirai.

Le dernier texte du livre s'intitule «Je reviens». Vous retournez en effet de plus en plus souvent là



où vous êtes née, vous y avez une maison, et c'est là que vous entendez vous retirer. Deux questions, à ce sujet. La première: est-ce que les choses, les lieux, les gens, ont changé depuis votre enfance? La deuxième: qu'y ferez-vous? Écrire? Quels sont vos projets?

Tout change nécessairement, pour le meilleur comme pour le pire. Il y a beaucoup plus de vacanciers aujourd'hui à Saint-Alexis-des-Monts que jadis. Nous étions pratiquement les seuls sur le lac Sacacomie dans les années 1950. Bien sûr, il y avait des Américains, quelques familles de Canadiens français, mais le lac est si grand qu'on ne pouvait pas dire qu'on avait des voisins. On ne les rencontrait presque jamais, on ne les voyait même pas, à moins d'être au beau milieu du lac, en chaloupe. Et c'est à peine si on se parlait — lorsqu'on pêche, le silence est de mise. Enfant, je pensais que le Sacacomie nous appartenait, à nous, mon frère, ma sœur et moi ainsi qu'à nos parents.

Le village s'est par contre modernisé et la culture y rencontre maintenant la forêt. Notez que l'environnement autour de ma maison est strictement le même que celui que mon grand-père Mc Murray a défriché en 1931. Ses héritiers ont conservé l'aspect sauvage du patrimoine. Pour ma part, j'y ai bâti maison, j'y écris, je m'y repose, j'y retrouve mon équilibre intérieur, je communique avec ma propre intimité, j'entre à l'intérieur de moi facilement. À la ville, c'est très difficile, on est toujours en tension entre intérieur et extérieur qui n'arrête de nous stimuler. Dans la forêt, je fais corps avec la nature, nous sommes un, si je puis dire. Je marche dans la forêt, j'y rencontre souvent des bêtes sauvages, je me baigne dans le lac et dans la rivière devant ma maison, je rêve sur ma terrasse et j'écris dans une petite pièce arrière entourée de livres. *Nous les enfants...* a été conçu là et il aura une suite. Elle est d'ailleurs annoncée dans le récit «Notre quotidien à la pourvoirie». Cette suite portera sur les bêtes, les petites bêtes, ma relation d'enfance et d'adulte avec elles. Mais je n'en dirai pas plus.

Line Mc Murray est poète et essayiste.

Extrait

Nous, les enfants...

Le drapé bleu du Sacacomie jetait de l'ombre sur les vertus des lacs avoisinants que l'on comptait par centaine. Les gens du village l'appelaient, pour plus d'une raison, le grand lac. Il était, sans conteste, la première merveille de notre monde à nous, les enfants.

Le Sacacomie était peu fréquenté alors, les pêcheurs le flattaient avec leurs lancers gracieux, leurs percussions de cuillères brillantes, leur remuement de mouches artificielles, leurs poissons de métal. Ils écoutaient les rythmes du silence montant de ses profondeurs, attendant patiemment la truite qui allait faire vibrer leur ligne de deux petits frissons, puis d'un grand coup sec.

Il était situé à quelque trois cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer et sa profondeur était d'environ soixante-quinze mètres. Les amateurs de plongée sous-marine, qui l'ausculteront plus tard, le confirmeront. Notre lac se comparait à un fleuve, un fleuve de mystères! De mystères retenus dans son lit, dans son nid. Il recouvrait un monde disparu: montagnes, plages, crevasses, cratères, rochers engloutis habités pourtant par une faune aquatique dont on ne connaissait, j'en étais sûre, que quelques variétés poissonnières. Une planète comme la lune s'y cachait toute, imperméable à l'air libre.

J'étais jalouse de ces plongeurs, jalouse qu'ils connussent mieux que moi le fond de mon lac. Mon

lac, mon grand lac, mon grand amour de lac qui conjuguaient mes états d'âme avec mes entrailles. Ah! combien de soupirs y ont flotté! Combien d'espoirs ont accosté sur ses îles! Combien de tristesses se sont brisées sur ses éboulis! Combien de regrets ont coulé à pic! Combien de rêves sont nés sur son dos et combien de souvenirs s'y lèvent encore!

Mon frère avait découvert quelques-uns des secrets du Sacacomie. Il avait appris à pêcher très jeune, dans le ruisseau, puis au bout des quais. Il mêlait sa petite tête parmi celles des grands pêchant à la même place qui l'épargnaient de leurs coups de ligne hameçonnée. Ensemble, ils dessinaient d'amples ovales captant des bouts de ciel que les vers gigotant animaient de leur dernier sursaut de vie. Les mains agiles composaient un ballet puisant sa tension et sa finale dans l'abasourdissement d'une truite.

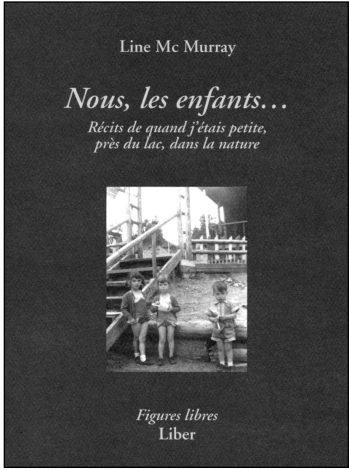
On n'attrapait pas toujours des poissons nobles, enfin nobles à nos yeux d'enfants. Des barbottes, noires comme le poêle à bois, à la mâchoire monstrueuse et aux longues moustaches hérissées, se débattaient souvent. Quand ce n'était pas des carpes, de grosses carpes blanchâtres, lentes, errantes et balbutiant de leurs lèvres pulpeuses un message s'effaçant dans l'eau.

Pas très belles, ces carpes, mais elles appartenaient à une race lunatique et intrigante. Au

moment de frayer, elles envahissaient le ruisseau gonflé par les débâcles des plans d'eau l'alimentant. Leur queue s'ébattait comme des applaudissements faisait des flic-flac romantiques la nuit. On les entendait à l'intérieur du grand club. Cela nous semblait, à nous les enfants, un des spectacles sacacomiens les plus instructifs. Tous ces poissons venus s'accoupler sous notre nez, s'aimant follement, nageoires contre nageoires, flanc contre flanc, ou bouche à bouche et écailles décollées virevoltaient sur l'eau comme des confettis. Les femelles couvraient le fond rocailleux d'œufs roses; les mâles s'y vautraient ensuite pour les féconder. Pendant deux ou trois semaines, s'orchestrerait, sur une profondeur d'une quinzaine de centimètres d'eau, l'œuvre carpienne de la vie. La période était excellente pour la pêche à la truite car celle-ci s'aventurerait pour participer à la fête, raffolant des œufs. Mais elle se faisait souvent prendre au jeu, mon frère et quelques touristes les attendaient.

Parfois, de très vieilles carpes venaient mourir dans le ruisseau. Elles retournaient à leur origine. On les voyait venir de loin car elles avaient déjà l'air de flotter. Blanches comme des draps, elles avaient perdu le rosé de leur peau et s'avançaient péniblement profitant au maximum de la propulsion de leurs légers et derniers mouvements de queue. Interdit d'y toucher, cela porterait malheur. Le

lendemain, ce serait la fin. Et tous les ans, un recommencement amoureux entretenait la vie de génération en génération. (p. 31-33)



Line Mc Murray
Nous, les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature
184 pages, 18\$, ISBN 2-89578-058-7
parution septembre 2004



Débat

Laurent-Michel Vacher Le crépuscule d’une idole

Dans Le crépuscule d’une idole. Nietzsche et la pensée fasciste, Laurent-Michel Vacher entendait montrer que «Nietzsche a bel et bien été un précurseur, peut-être même un des inventeurs, de la constellation idéologique qu’on devait plus tard appeler fascisme». Il prévoyait également que cette «thèse provocante», qui, bien que pas vraiment inédite, est ici soutenue à nouveaux frais et systématiquement étayée par le texte du philosophe, ne manquerait pas de «susciter le débat et la réflexion». Dans la revue Conjoncture (automne-hiver 2004-2005, à paraître), en tout cas, Ivan Maffezzini dénonce le mauvais procès intenté à Nietzsche. La même livraison de la revue comporte une réponse de Vacher, qui se désole que son critique ne fasse que réaffirmer, «de manière aussi dogmatique qu’allusive, la “grandeur” ou la “profondeur”

foncières de Nietzsche», en laissant intacte en somme la thèse elle-même: que la pensée de Nietzsche est fascisante. Nous avons voulu ici également publier deux lectures de l’entreprise de Vacher, une qui la trouve convaincante, l’autre beaucoup moins. Jean-Claude Martin est celui-là même à qui est dédié le livre; c’est un ami de l’auteur, son ex-collègue au collège Ahuntsic, et un des coauteurs de Débats philosophiques que nous avons publié en 2002; Pierre Bertrand enseigne la philosophie au collège Édouard-Montpetit; c’est un philosophe bien connu des lecteurs des éditions Liber, où il a publié sept titres dont, récemment, L’intelligence du corps.

Une condamnation imparable

Il y a longtemps que Vacher et moi pensons ensemble; collègues durant une trentaine d’années, nous sommes aussi de vieux complices. Nous nous entendons sur beaucoup de choses, nous partageons à plusieurs égards la même vision du monde. Quand il apprécie Aristote bien davantage que Platon, quand il fait la promotion du discours rationnel sobre contre la virtuosité et les excentricités philosophiques, je suis d’accord. Qu’il traite Platon de conservateur, d’élitiste et d’autoritaire, je suis d’accord. Mais quand il m’a avoué avoir, dans une causerie, qualifié Nietzsche de fasciste, j’ai été littéralement outré. J’avoue ma responsabilité: sans l’avoir prémédité, je suis celui dont les objections obstinées ont poussé Vacher à écrire ce réquisitoire. Nietzsche a été pour moi un penseur marquant, déterminant dans l’intérêt que j’ai porté à la philosophie. Il m’a séduit. J’y ai trouvé des idées que je cherchais, exprimées avec force et brio: son naturalisme, sa critique des arrière-mondes et de la religion, son refus du ressentiment, son appel à vivre la condition humaine avec courage, etc. Je ne suis pas le seul. Nous sommes toute une cohorte à avoir succombé au charme nietzschéen. André Comte-Sponville énonce admirablement les raisons de cette séduction: «Il y avait l’athéisme, bien sûr, voire le matérialisme [...], mais aussi le rejet du nihilisme et de la veulerie, la revendication d’une philosophie qui serve à vivre — et pas seulement à penser —, la critique de la religion, de l’idéalisme, du libre arbitre, le refus qui en découle de toute morale qui se voudrait absolue, avec pourtant (ou à cause de cela?) une certaine exaltation du vouloir [...] l’antiplatonisme (contre le monde intelligible), l’anticartésianisme (contre le cogito), l’antikantisme (contre la chose en soi et l’absoluité de la loi morale), l’antihégélianisme (contre la dialectique)...)» (*Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens*, p. 43). J’étais donc convaincu d’avoir raison et d’avoir affaire au classique détournement des idées de Nietzsche par sa vilaine sœur Elisabeth, qui avait fabriqué un astucieux montage de la pensée de son frère à partir de fragments posthumes: *La volonté de puissance*. Ce n’était pas la pensée de Nietzsche,

c’était une falsification. J’ai tenté de défendre Nietzsche contre l’opinion de Vacher selon laquelle le noyau même de sa pensée serait d’orientation fascisante. Après tout, j’avais derrière moi de gros canons, Granier et Deleuze par exemple, tous deux grands interprètes de la pensée nietzschéenne. Pour qui Vacher se prenait-il pour oser ainsi affronter de si éminents spécialistes? Et au-delà de cela, il y avait qu’il prétendait démystifier une de mes idoles philosophiques. Je l’ai d’abord traité de tous les noms, l’ai accusé de se livrer à son sport scientifique préféré, dénigrer les philosophes, et de succomber lui-même au délire interprétatif qu’il dénonce chez un si grand nombre d’entre eux. Alors il m’a proposé de «tester» sa thèse. Je ne pouvais pas décemment me retrancher derrière l’autorité de Granier ou Deleuze et encore moins derrière le fait que, moi, j’avais bien aimé Nietzsche, contrairement à lui. Rationnellement, deux arguments nuls. Il a suggéré la méthode qu’il a suivie dans la rédaction de ce petit livre: répertorier les idées maîtresses de la pensée fasciste, puis les comparer avec les opinions de Nietzsche. Nous étions au moins assurés de nous entendre sur la vision fasciste du monde, l’ayant expliquée pendant des années dans un cours que nous donnions en commun, et nous étions également convaincus que nous ne pouvions tous deux avoir raison: ou la pensée de Nietzsche est d’orientation fascisante (préfasciste ou protofasciste) ou elle ne l’est pas; ou bien Nietzsche est coupable sous ce chef d’accusation, ou bien il est innocent. Nous nous sommes affrontés, avons argumenté et le verdict a été: coupable. Le réquisitoire me semble blindé, imparable. Si la défaite subie ne me laisse nullement amer en raison du plaisir éprouvé dans l’affrontement rationnel honnête, sans faux-fuyants, en revanche je reste stupéfait de l’erreur interprétative: comment avons-nous pu, nous les admirateurs de Nietzsche, l’idéaler au point d’occulter totalement une telle énormité? Vacher risque là-dessus quelques pistes intéressantes, mais le sujet mériterait qu’on s’y attarde bien davantage.

Jean-Claude Martin

Procès bâclé

Compte tenu de la dévotion de l’auteur à l’endroit de la science, nous aurions pu nous attendre à plus de rigueur dans le traitement de la pensée d’un philosophe aussi complexe et subtil que Nietzsche. Mais il faut croire que le scientisme est moins rigoureux que la science et qu’il s’apparente davantage à une croyance qu’à une connaissance. C’est ainsi que, plutôt qu’à une analyse précise et nuancée, nous avons droit à un procès bâclé, dans le pur style de ceux ayant eu cours lors de l’Inquisition ou, plus près de nous, sous le règne stalinien. L’accusé ne peut se défendre, il est condamné d’avance, le juge n’a plus qu’à illustrer la culpabilité du condamné à l’aide de citations tronquées et enfilées les unes aux autres comme si elles suffisaient en elles-mêmes à confirmer le verdict. Mais les citations disent-elles ce que le juge leur fait dire? La question n’est pas posée. Ce que dit l’accusé parle de lui-même, du moins aux oreilles omniscientes du juge. Celui-ci officie en effet au nom d’une vérité possédée. Certes ne peut-il manquer d’avoir raison au cours du procès qu’il intente, puisqu’il est à la fois juge et partie. Cependant, aux yeux de ceux qui se penchent ensuite sur le procès ainsi expédié, le fautif n’est pas nécessairement celui que le procès indiquait. Nietzsche lui-même nous éclaire d’ailleurs sur un mode d’interprétation ou de lecture que nous sommes amenés à mettre en pratique ici. Cela concerne le fait que trop souvent le jugement proféré nous informe davantage sur celui qui porte le jugement que sur le jugé. Pour ma part, je l’avoue, j’ai trouvé plus de sens ou un sens plus profond, plus subtil, plus fécond, plus énigmatique parfois, par conséquent faisant davantage appel à l’intelligence du lecteur, au moindre propos incriminé qu’à tout le chef d’accusation. Ce que j’ai vu n’est pas la culpabilité d’un accusé mais l’exhibition un peu inconsciente d’un juge. Comme tous les juges qui prononcent une excommunication au nom d’un dogme aussi évident qu’un peu trop simple — s’alimentant au fameux sens commun —, le juge du procès intenté ici n’est pas conscient du processus pervers qu’il met en branle et qui ne peut manquer de se retourner contre lui. Comment peut-

il notamment s’en prendre avec tant de virulence à la hargne et au ressentiment, accusant Nietzsche d’en être la victime, alors que ceux-ci semblent tellement inspirer sa propre démarche d’accusation et de condamnation, non seulement à l’endroit de Nietzsche, mais à l’endroit de la philosophie en général? Quel affect peut se trouver au moteur d’un livre n’ayant d’autre motivation que négative? De plus, si l’auteur reproche souvent à la philosophie d’avoir une vision réductrice, voire caricaturale de la science, comment qualifier la vision qu’il a de la philosophie? L’auteur est certes un polémiste redoutable mais il a montré de manière un peu trop explicite dans son dernier essai ce que certains des précédents laissaient entrevoir: une alliance dangereuse, dangereuse non seulement pour les autres, mais d’abord pour lui-même, entre un goût violent et gratuit de provoquer et un esprit un peu obtus et dogmatique. Il semble malheureusement que la finesse, la subtilité et le sens des nuances soient contraires au rationalisme dont il se réclame. Mais ce faisant, l’auteur rend-il véritablement service au rationalisme — et aussi à la science — qu’il prétend défendre? N’a-t-il pas du rationalisme et de la science une vision tout aussi réductrice et caricaturale que celle qu’il a de la philosophie?

Pierre Bertrand

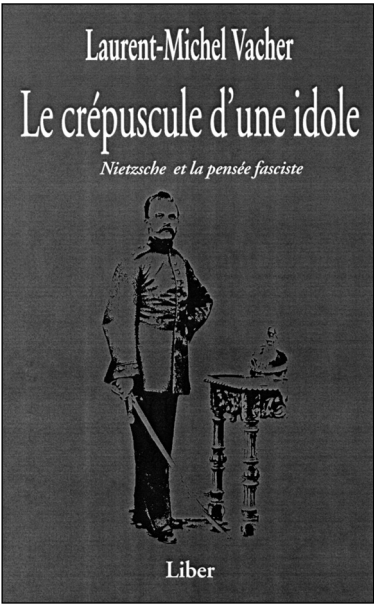
Extrait



©Alain Décarie

Pour qui n’est pas du sérail philosophique, la question du rapport entre la pensée de Nietzsche et l’idéologie fasciste, son actualité et sa pertinence même peuvent à bon droit paraître plutôt douteuses. Mais vu de l’intérieur de cette sous-culture intellectuelle très particulière que constitue le champ philosophique, il en va tout autrement. En effet, la philosophie a beau proclamer péremptoirement qu’elle est la représentante par excellence de la pensée rationnelle et critique, elle n’en tolère, entretient et valorise pas moins des formes assez invraisemblables de délire irrationnel, parées d’un véritable terrorisme du «génie» et de la «profondeur». Ce paradoxe est d’une ampleur et d’une portée qu’un non-spécialiste ne peut guère

soupçonner. Ses conséquences sont multiformes, omniprésentes et dévastatrices. L’une de ses variantes, peut-être la plus incroyable, réside dans le culte collectif et institutionnel d’auteurs au style obscur, amphigourique, culte doublé par surcroît d’une dénégation systématique — elle-même peu cohérente — de leur caractère irrationnel et délirant. Selon moi, Nietzsche nous offre véritablement un cas limite de la fantaisie interprétative en philosophie. (p. 9-10)

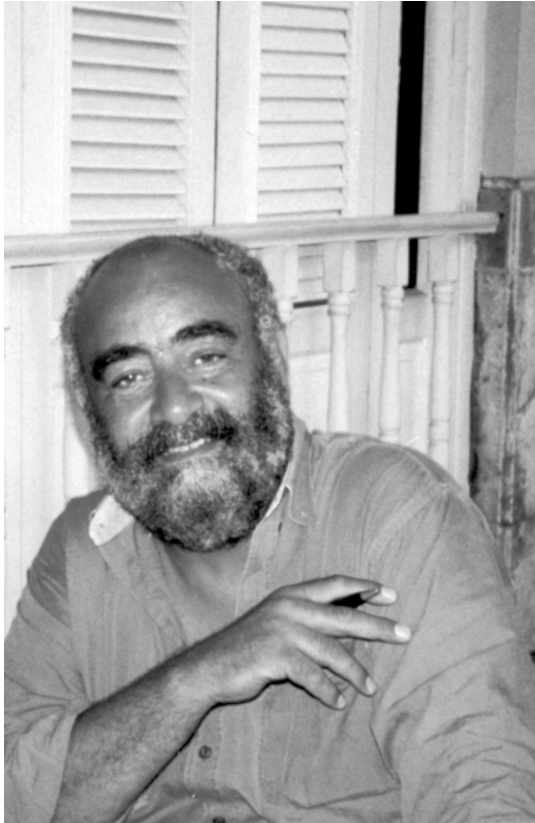


Laurent-Michel Vacher
Le crépuscule d’une idole.
Nietzsche et la pensée fasciste
112 pages, 15\$, ISBN 2-89578-050-1
parution mars 2004



Extrait

Entretiens avec Georges Anglade



©Mireille Neptune Anglade

Joseph J. Lévy: *Georges Anglade, vous êtes géographe de formation et vous avez longtemps été un professeur de renom au département de géographie de l'université du Québec à Montréal que vous avez contribué à créer et à développer. Vous êtes spécialiste d'Haïti, d'où vous êtes originaire, et sur lequel vous avez beaucoup écrit. Vous avez aussi participé à l'histoire politique de ce pays, non seulement en assumant, en 1995, des responsabilités de ministre au temps des espoirs démocratiques, mais plus encore comme chef d'un mouvement politique qui posait dès 1986 la question de la place de la diaspora haïtienne dans l'avenir de ce pays ou comme auteur du manifeste politique de novembre 1990, La chance qui passe, qui ouvrait à l'accession de Jean-Bertrand Aristide à la présidence d'Haïti aux élections du 16 décembre de cette même année. Vous avez reçu de nombreuses marques d'estime, des bourses, des prix et des distinctions, des mentions d'honneur et vous affectionnez particulièrement celle de l'Unesco pour le prix international José Martí 1999. Et puis, récemment, vous vous êtes lancé dans une carrière d'écrivain. Vous avez publié coup sur coup trois recueils de fictions, Les Blancs de mémoire, Leurs jupons dépassent, Ce pays qui m'habite. Vous y ressuscitez la lodyans haïtienne dans la double perspective de sa modernisation et de son universalisation. Vous êtes un spécialiste de la géographie des populations et je sais que vous vous définissez comme de la sixième génération de la république haïtienne. Cela semble important pour la compréhension de votre itinéraire, de votre travail, de votre engagement et de l'histoire d'Haïti. Commençons par là.*

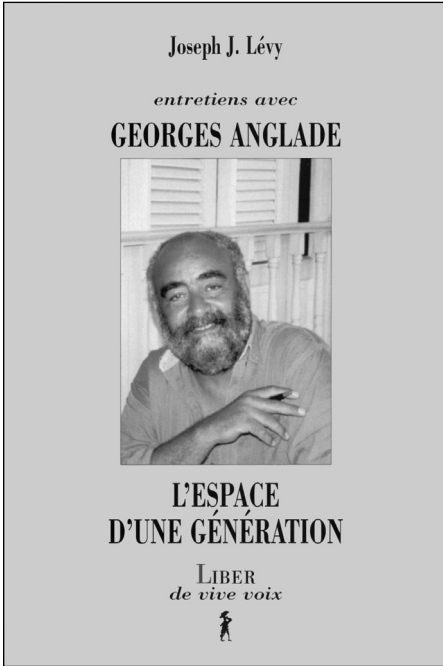
Georges Anglade: Oui, c'est même essentiel! L'analyse par génération est un outil exceptionnel d'intelligibilité de la dynamique du vingtième siècle haïtien en ce qu'elle complète bien les autres modes d'analyse — par catégories (classes et couleurs, clans, tonnelles et galeries, gauche, droite...), par genres (masculin et féminin) et par espaces (capitale et provinces, cités et enclaves...) —, mais avec la prétention propre aux études de population de toujours croire qu'elles peuvent fournir de la moitié aux deux tiers des explications de certaines situations comme celle-là! Je suis donc de la sixième génération, celle dont les années de naissance se concentrent entre 1930 et 1945 — je suis moi-même né en 1944 —, et qui arrive aux affaires en 1990.

Je compte évidemment tous ceux nés avant 1804 comme la première génération. C'est un point de départ obligé que l'indépendance. Ensuite, autour de 1810, de 1840 et de 1870, naissent la deuxième, la troisième et la quatrième génération du dix-neuvième siècle. La cinquième naît entre 1900 et 1915 et donne trente ans après naissance à la sixième.

Il y a certes un flux continu de naissances et de décès, et des intergénération, mais ce sont les grandes crises sociales et politiques qui donnent le rythme trentenaire à cette histoire, le temps pour les fils de remplacer les pères. Les grandes dates charnières du vingtième siècle — qui m'intéresse particulièrement ici — sont 1915, occupation

américaine du pays; 1946, la révolution d'après-guerre; 1990, l'arrivée au pouvoir de Lavalas. Elles marquent à tour de rôle l'arrivée aux affaires des générations quatre, cinq et six. Quant aux périodes de fusion des quinze classes d'âge en une génération, ce sont 1930-1935, désoccupation américaine sur fond de grande dépression et d'émigration des fils des oligarchies des provinces vers le Port-au-Prince centralisateur; 1960-1965, violente montée de la dictature duvaliériste et émergence d'une minorité active à trois composantes dont nous reparlerons; 1990-1995, arrivée au pouvoir de l'alliance démocratique, le dernier coup d'État militaire du siècle, le retour du gouvernement et 1995 comme année où la chance est passée. Encore une fois, c'est le rythme trentenaire du remplacement des pères par les fils d'une période de fusion à l'autre.

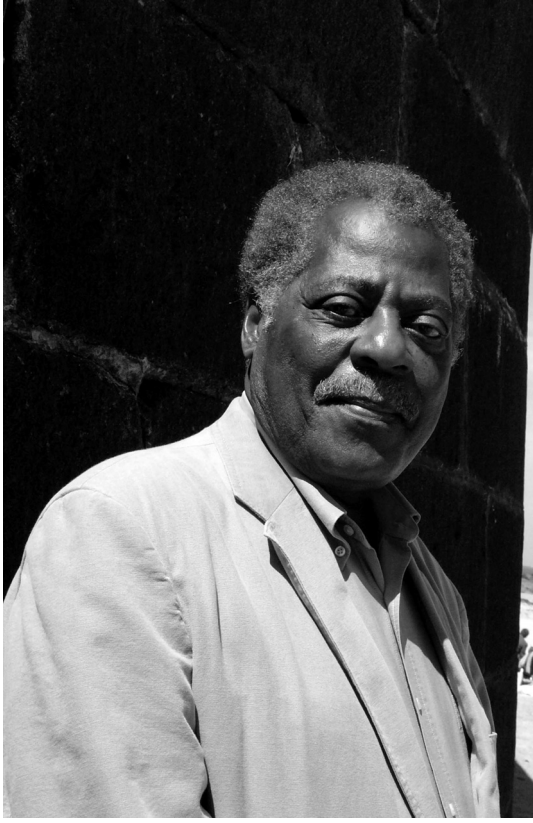
Voilà donc une toute nouvelle grille de compréhension d'Haïti et des Haïtiens dans les Amériques au vingtième siècle, par l'entremise des trois générations qui s'y sont succédé, des deux grandes cassures de désaccumulation de vingt ans qui s'y sont produites et l'effort qu'il a fallu chaque fois déployer ensuite pour accumuler de nouveau. La crise de l'occupation du pays de 1915-1934 a non seulement fait prélever pour l'exode vers les cannaies cubaines et dominicaines le tiers de la population rurale, mais elle a stoppé net l'accumulation culturelle du dix-neuvième siècle, qui avait abouti à l'effervescence de la quatrième génération dans la décennie 1900 dans et autour du journal *Le Soir*, le grand quotidien de l'époque qui regorge de tout en feuilleteons. Il faudra ainsi voir sacrifier pratiquement la cinquième génération pour que la sixième atteigne en l'an 2000 le niveau où nous étions en 1900! Cent ans pour se refaire, tel est le prix quand une génération est sacrifiée! Ainsi le grand exode de vingt ans de la sixième génération, entre 1965-1985, va condamner la septième à beaucoup d'efforts qui risquent de ne porter fruits qu'à la huitième, vers 2050...



Joseph J. Lévy et Georges Anglade
Entretiens avec Georges Anglade.
L'espace d'une génération
272 pages, 23\$, ISBN 2-89578-031-5
parution mai 2004

Extrait

Entretiens avec Jean Métellus



©Sophie Bassouls

Françoise Naudillon: *Vous êtes né à Jacmel, ville côtière d'Haïti, chef-lieu du département du sud-est. Ville qui est aussi la patrie de René Depestre et du peintre naïf Préfète Duffaut. Vous avez beaucoup écrit sur Jacmel: de façon poétique, dans votre premier recueil publié Au pipirite chantant (1973), mais aussi de façon romanesque dans Jacmel au crépuscule. Que vous reste-t-il de ce paysage d'enfance?*

Jean Métellus: Quand je pense à Haïti, à Jacmel, plus précisément, je revois d'abord la rue de ma naissance, la rue appelée rue Titone. En fait on dit que ce nom de Titone est un nom créole qui vient de Huntington, qui aurait été l'un des fondateurs de cette rue, dans ce quartier de Jacmel. Je revois d'abord ma maison natale, la boulangerie de mon père, ma mère et sa machine à coudre, la salle à manger, la boulangerie qui se situait à l'arrière et puis le premier étage où il y avait un salon d'apparat — où nous nous tenions rarement —, les chambres, une autre salle à manger encore et l'escalier. Je pense aux chambres que nous partagions avec mes frères et ma sœur, qui est morte. Je pense aussi à cette petite rue qui fonctionnait comme un village. Un village avec ses nombreux habitants, les soucis des uns et des autres et les familles toujours en difficulté, aux prises avec la vie. Je pense en particulier à notre vis-à-vis, un monsieur qui s'appelait Chervin. C'était un cordonnier, quelqu'un de particulier, à la manière d'être et de faire unique. Il avait un ouvrier prénommé Lériné. C'est ce nom qui ouvre *Jacmel au crépuscule*. Aujourd'hui encore, j'ai dans l'oreille les conversations de Chervin avec son ouvrier. Notamment l'interpellation faite à cet ouvrier au début du roman. La première page de ce roman-là est purement autobiographique. Mais quand je pense à Jacmel, je pense aussi à l'épaisseur du temps. Je pense à tout ce qui me paraissait inaccessible à cette époque, à ces grandes maisons dans les quartiers bourgeois, lesquelles aujourd'hui sont en décrépitude et qui constituaient presque une insulte aux yeux de ceux qui, comme moi, appartenaient à la classe moyenne. Jamais, à cette époque, je ne pensais pouvoir un jour habiter dans ces lieux. Mais en même temps j'avais l'ambition d'y parvenir.

Quel est le souvenir le plus aigu que vous gardez de votre enfance?

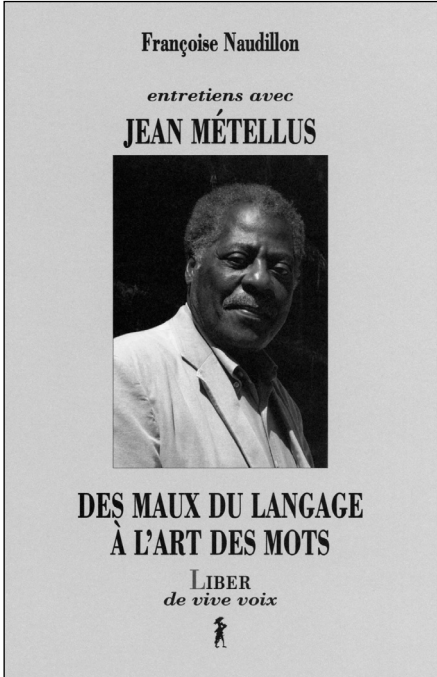
J'avais sept ans ou neuf, je me rappelle que j'écoutais la radio qui annonçait la chute du président Élie Lescot. Il avait été élu président en 1941, il est tombé en janvier 1946 par un coup d'État militaire qui a porté Dumarsais Estimé au pouvoir. J'apprenais à lire à l'époque, j'ai vu, ou plutôt j'ai imaginé, portées par la voix du speaker, toutes les gesticulations que cette annonce impliquait du côté des militaires. Enfant, j'avais certainement quelque idée de ce qui se passait pendant un coup d'État, j'étais persuadé que les militaires voulaient prendre le pouvoir pour eux-mêmes ou pour un autre. C'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai suivi le récit du renversement du président Lescot et je pensais que, peut-être, un jour, j'aurais mon mot à dire dans des affaires de ce

genre. À l'âge de neuf ans, je savais à peine lire mais la chose politique m'intéressait déjà beaucoup.

Dans Au pipirite chantant, vous avez fait l'éloge des paysans haïtiens. À quel moment les avez-vous rencontrés?

J'ai connu le paysan haïtien dès mon enfance. Mon père n'était pas un petit boulanger comme on en voit ici, il avait une entreprise qui employait une trentaine voire une quarantaine d'ouvriers, selon les saisons. La société paysanne, je la côtoyais dans la boulangerie, à travers les ouvriers de mon père, les marchandes et revendeuses de pain qui se fournissaient dans la boulangerie et aussi les bonnes que nous avions à la maison. Je me rappelle mon étonnement quand j'ai rendu visite à Ti Joseph, un ouvrier de mon père. Le sol de sa maison était en terre battue. La maison était constituée d'une pièce unique avec un godet par terre. Quand je lui ai demandé où était son lit, il m'a désigné une natte qui était debout dans un coin, natte qu'il déplaçait le soir et qui lui servait de lit.

À partir de septembre, le nombre d'employés augmentait considérablement à cause de la récolte du café. C'est à ce moment-là que les gens faisaient leur argent, qu'ils pouvaient acheter. C'est là que j'avais l'occasion de rencontrer les paysans. La plupart des ouvriers de mon père étaient des semi-paysans et des semi-ouvriers, paysans quand ils récoltaient la terre et ouvriers quand la boulangerie fonctionnait à plein. Ces ouvriers-paysans ont été mon premier contact, et comme mon père avait quelques ares de terre, dans la région jacmelienne, j'ai eu l'occasion d'aller sur ses propriétés du côté de Saint-Antoine. J'ai établi des contacts et j'ai beaucoup appris avec les paysans qui travaillaient sur cette terre. Plus tard aussi, quand j'ai travaillé dans la boulangerie — puisque je faisais la paye du samedi —, mon père me payait d'ailleurs pour diriger les opérations. Je suis devenu l'ami de la plupart des ouvriers de mon père. J'ai aidé à bâtir plusieurs de leurs maisons, j'étais le parrain de plusieurs petits filleuls, et puis j'étais un peu leur instructeur, j'ai appris à lire à beaucoup d'entre eux.



Françoise Naudillon et Jean Métellus
Entretiens avec Jean Métellus.
Des maux du langage à l'art des mots
200 pages, 23\$, ISBN 2-89578-057-9
parution août 2004



Entretien

Margaret Somerville

suite de la p. 1

Dans les questions de bioéthique, il existe des différences entre la perspective nord-américaine et la perspective européenne. Ces différences d'ailleurs ne touchent pas uniquement la bioéthique mais sont le reflet de différences quant aux valeurs, à la culture, au style de vie et aux opinions, par exemple en ce qui concerne les droits. Les Américains ont tendance à envisager les droits comme ayant un fondement de nature très individuelle, alors que les Européens sont davantage portés à les concevoir comme justifiés par la protection des membres les plus faibles et les plus vulnérables de la société. Il faut cependant rester prudent en ces matières, naturellement, car de telles généralisations risquent, comme c'est souvent le cas, de s'avérer dangereusement imprécises.

Mais peut-être conviendrait-il d'en revenir au cas de la recherche sur les cellules souches d'embryons, où certaines des différences les plus marquées se rencontrent, par exemple, entre le Royaume-Uni et les États-Unis. La Grande-Bretagne a le point de vue le plus libéral en matière de création et d'utilisation d'embryons pour la recherche, y compris pour l'obtention de cellules souches, et on y autorise le clonage thérapeutique en vue de créer des embryons à cette fin. Au contraire, les États-Unis ont une législation très contraignante, aux termes de laquelle le clonage est banni et aucun embryon ne peut être créé ou utilisé en vue de la recherche dans une institution bénéficiant de fonds fédéraux. Quant au Canada, il se montre légèrement plus libéral que les États-Unis, puisqu'il autorise l'emploi, dans la recherche sur les cellules souches, d'embryons créés afin de traiter l'infertilité, mais seulement avec l'accord des donneurs de gamètes et dans les cas où le recours à des embryons est absolument indispensable aux recherches concernées. Le clonage est, par contre, totalement prohibé dans notre pays. Ces stipulations se retrouvent dans la récente loi canadienne sur la procréation assistée.

Il me semble que, d'une façon générale, vous plaidez pour un sens de la mesure dans l'application des progrès techniques en matière de vie, et vous en appelez au respect de l'esprit humain. La question que je voudrais vous poser est celle-ci: la technologie obéit à une logique propre, comme la science, à un processus sans fin de questions et de réponses, de découvertes et d'inventions. Le clonage, les xénogreffes, les cyborgs, etc., sont des possibilités nées de ce processus et elles seront appliquées, modifiées et éventuellement remplacées par d'autres possibilités issues de la même logique. Est-il possible d'arrêter ou d'infléchir ce processus par décision éthique ou juridique? Autrement dit, quel est le lien entre pouvoir (science, technique) et devoir (respect de la vie, de l'esprit humain) dans les questions que vous étudiez? Entre savoir et morale?

Il est relativement difficile de répondre, du moins de manière concise. La meilleure façon de le faire serait sans doute de soulever une autre interrogation: comment concevons-nous la science? Est-elle simplement une affaire de raison et de logique (comme semble le supposer votre question) ou faut-il envisager ce que nous apprenons grâce aux sciences comme une échappée sur le mystère extraordinaire de la vie et sur l'énigme de l'univers et du cosmos? Plutôt que de voir ce que nous découvrons par la science d'une manière réductrice, c'est-à-dire comme si tout pouvait être connu tôt ou tard de façon scientifique et comme s'il n'y avait rien d'autre que ce que les sciences nous font connaître, ne pourrions-nous ressentir les acquis scientifiques comme ouvrant sur notre aptitude à l'émerveillement et au respect devant ce que nous ignorons? Personnellement, je conçois la science de cette seconde manière et je ne vois donc aucun conflit entre la science d'une part et de l'autre une dimension d'émerveillement et de respect. Et, de mon point de vue, l'éthique a partie liée au fait de s'assurer que nous n'exploitions pas la science d'une manière qui détruise ce que j'appelle l'«esprit

humain», cette faculté d'émerveillement et de respect envers ce que nous sommes, envers ce qui nous entoure, mais aussi envers ce que nous ignorons (pas seulement ce que nous savons). Ainsi le respect pour la vie et le respect pour l'esprit humain devraient être indissociables de la science. Une science qui ne les respecte pas devrait nous apparaître comme de la mauvaise science, peu importe ce que nous en apprenons d'un point de vue logico-cognitif. Le savoir et la moralité doivent être en harmonie. Comme en fait foi *Le canari éthique*, je crois que la raison et la logique sont des voies très importantes de la connaissance humaine, mais aussi que ce ne sont pas les seules. Je crois également que l'intuition (en particulier l'intuition morale), les émotions évaluées de façon critique, la mémoire humaine (pour reprendre l'expression parlante de John Saul pour évoquer l'histoire) et aussi l'éthique constituent d'autres formes de la connaissance humaine.

Depuis la première édition de votre livre, y a-t-il eu des cas qui ont fait avancer le débat bioéthique, qui ont fait jurisprudence et qui vous ont portée à modifier les positions que vous adoptez dans Le canari éthique?

Je suis sans cesse confrontée à des cas me forçant à repenser certaines des positions que j'avais préalablement adoptées. Prenons un exemple. Je suis actuellement opposée au clonage thérapeutique (création d'un embryon par voie de clonage dans le but de prélever ses cellules souches afin de traiter la personne dont proviennent les cellules employées pour produire le clone — c'est-à-dire que cet embryon présente un patrimoine génétique identique à celui de la personne en attente de traitement). Si toutefois on pouvait montrer que cet embryon cloné n'est pas du tout un embryon au sens où nous l'entendons communément, dans la mesure où il serait naturellement inapte à se développer au-delà des tout premiers stades, par exemple, parce qu'il existerait un mécanisme interne qui l'en empêcherait, alors je renoncerais peut-être à mes objections au clonage thérapeutique. En effet, ce clone cesserait d'être, à mes yeux, un embryon humain et par conséquent les problèmes éthiques inhérents au fait de créer un embryon humain par clonage, puis de vouloir le tuer et enfin de l'utiliser comme un simple produit, disparaîtraient. Il convient de signaler cependant que, jusqu'à présent, les recherches sur le clonage chez les animaux n'ont mis en évidence aucun mécanisme interne de ce genre. Nous avons tendance à croire, ce qui d'ailleurs est souvent vrai, que les progrès scientifiques créent des problèmes éthiques sans cesse plus difficiles, mais il peut aussi arriver qu'une percée scientifique résolve une question éthique. Ainsi, si nous pouvions préserver les ovules sans pour ce faire devoir les fertiliser (c'est-à-dire sans qu'il ne soit nécessaire de les transformer en embryons en attendant leur transfert éventuel dans l'utérus d'une femme), cela résoudrait le problème de savoir comment disposer des embryons surnuméraires résultant de la procréation in vitro.

Vous avez collaboré à un autre ouvrage que nous avons publié en 2003 sur le mariage homosexuel. Au nom des enfants, vous vous prononcez contre le droit au mariage entre personnes de même sexe. Pourquoi les enfants — alors que le mariage peut ne pas comporter d'enfants?

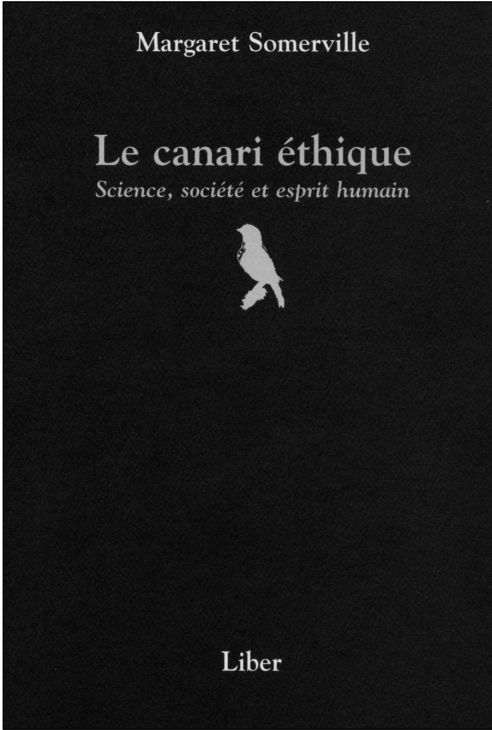
Je crois que le mariage a pour raison d'être de donner aux enfants une mère et un père. Le mariage est l'institution qui symbolise l'aspect essentiellement procréateur de la relation entre un homme et une femme et qui, partant, établit la structure sociale assurant aux enfants leur mère et leur père propres. Le mariage entre un homme et une femme sert à promouvoir, à titre de valeur et de norme sociales, le principe selon lequel les enfants ont le droit de savoir qui sont leurs parents biologiques et, si la chose est possible, d'être élevés par eux. Autrement dit, des enfants ignorant qui sont leurs parents biologiques ou élevés par d'autres que

leurs parents biologiques, cela devrait être considéré comme l'exception à la norme et n'être acceptable que dans les cas où le meilleur intérêt de tel enfant en particulier le justifierait clairement. Le mariage est une combinaison entre une construction culturelle et une réalité biologique encadrée et favorisée par la culture. Le mariage entre personnes de même sexe exclut cette réalité biologique et, par conséquent, va directement à l'encontre des droits de l'enfant instaurés par le mariage. En bref, le mariage entre personnes du même sexe rendrait impossible, pour l'institution du mariage, de remplir dans la société sa fonction actuelle, qui concerne les enfants et qui est de garantir leurs droits et de satisfaire leurs besoins fondamentaux. J'estime qu'il serait mauvais de détruire ces fonctions du mariage. Pour me résumer, je dirais que le mariage entre personnes de même sexe suppose à tort que le mariage n'aurait rien à voir avec une relation essentiellement procréatrice, qu'il n'aurait donc rien à voir avec les enfants conçus comme étant l'une de ses raisons d'être fondamentales, et qu'il concernerait uniquement les préférences ou désirs mis en jeu dans des relations sérieuses entre adultes, ainsi que la reconnaissance publique de ces dernières.

Vous n'hésitez pas à prendre position contre ce qui semble être la bonne attitude des esprits libres et affranchis des traditions et des autorités. À propos du Canari, vous racontez que certains lecteurs lui ont reproché ses préalables religieux, d'autres son manque de sens religieux. Où vous situez-vous?

Je fais mon possible afin de ne pas me laisser enfermer par une étiquette, comme «progressiste» ou «conservatrice». J'essaie d'analyser les questions et de disposer de chacune selon mes lumières — et bien entendu, comme nous tous, je peux errer dans la manière dont je dispose de telle question précise, mais au moins je le fais selon un jugement honnête et non par conformité avec une quelconque ligne de parti. J'ai fait beaucoup d'efforts, par exemple, lorsque l'épidémie du sida/VIH est apparue pour la première fois au début des années 1980, afin de défendre les droits des personnes frappées par cette maladie, dont une grande majorité étaient des hommes homosexuels. Quand plus tard je me suis opposée au mariage entre personnes de même sexe, beaucoup d'entre eux ont été surpris et déçus. Ils m'ont dit: «Nous pensions que vous étiez dans notre camp.» Mais je ne suis dans le camp de personne et je ne suis contre personne. Je cherche seulement à faire mon travail d'éthicienne tel que je le conçois, en particulier lorsqu'il s'agit, comme c'est mon cas pour une large part, de travailler sur la place publique. J'envisage ce travail de la façon suivante: rendre explicite l'analyse des problèmes comme je la conçois (souvent même, j'essaie également de rendre explicite l'analyse qui pourrait conduire à des conclusions différentes), puis donner les raisons de mon choix. En vérité, c'est là l'essence de la pensée éthique: fournir des justifications pour nos choix dans des situations où, diverses valeurs entrant en conflit, certaines vont être servies au détriment de certaines autres.

Quant à la religion, en particulier en matière éthique mais aussi dans tout débat public, je crois qu'elle représente une voix ancestrale, généralement empreinte de bon jugement et qui mérite certainement d'être écoutée, ce qui ne signifie pas pour autant qu'on doive soi-même être religieux pour l'entendre. La religion est une forme de sagesse humaine collective, qu'on ne saurait tout bonnement ignorer. Le terme de religion signifie simplement rassembler et, par le passé, nous avons atteint cet objectif grâce à ce qu'on appelle les religions. Nous ne devrions pas permettre que l'exploitation de la religion à des fins idéologiques ou politiques (phénomène trop fréquent) nous rende insensibles à sa valeur. Je crois que nous finirons un jour par découvrir une base génétique à la spiritualité — ce qui ne veut pas dire que la spiritualité et la religion ne soient que de simples



Le canari éthique
Science, société et esprit humain,
318 pages, 26\$, ISBN 2-89578-023-4
parution avril 2003

effets de la génétique. Mais de même qu'il nous faut un poste de radio ou de télévision pour écouter ou regarder des émissions, nous devons disposer d'une aptitude à la réceptivité envers une dimension spirituelle dans notre vie. De plus en plus, nous découvrons des gènes qui possèdent des fenêtres temporelles critiques: à moins d'être activés par une certaine expérience donnée à un certain stade de notre développement, ils restent bloqués de manière permanente. C'est la raison pour laquelle, selon moi, nous commettons une erreur grave en n'exposant pas suffisamment les jeunes enfants à la spiritualité ou à la religion. Il y a de bonnes chances qu'ils soient ensuite inaptes à les découvrir par eux-mêmes une fois adultes. Il se peut que beaucoup de personnes religieuses n'aient pas été et ne soient pas des êtres éminemment spirituels, et il se peut que des êtres spirituels ne soient pas spécialement religieux. Pour moi c'est la spiritualité, c'est-à-dire un certain sens de l'unité de tout, à l'échelle de notre cosmos, qui est la réalité la plus importante. Contempler cette réalité peut parfois se révéler angoissant et il n'est pas toujours facile d'éprouver une forme de communion avec elle. De la communion la plus modeste et rapprochée qu'il nous soit donné de ressentir, jusqu'à la plus lointaine et la plus vaste, toutes les manières dont nous nous percevons nous-mêmes, dont nous percevons notre relation avec les autres et avec l'univers entier, c'est là ce qu'à ma modeste échelle j'ai tenté de saisir dans *Le canari éthique* en rapport avec quelques-uns des défis auxquels nous confronte la science nouvelle. J'estime que ces défis sont d'une importance exceptionnelle du fait qu'ils touchent à nos réalités les plus fondamentales, la naissance et la mort, l'essence de la vie, notre nature essentielle et, en un sens, celle même de l'univers. À mon avis, deux attitudes s'offrent à nous face aux connaissances nouvelles acquises grâce aux sciences contemporaines: le cynisme ou l'espoir, le nihilisme ou la prise de conscience du mystère extraordinaire de la vie. En dernière analyse, l'éthique concerne notre quête de sens, comme c'est le cas de la science d'ailleurs, tout au moins si on l'envisage comme elle devrait l'être, et aussi celui de la religion, si elle est bien comprise. C'est pourquoi je conçois l'éthique, la science et la religion — au sens de spiritualité — comme ayant une fin commune, même si chacune l'aborde et cherche à l'atteindre d'une façon qui lui est propre.

Margaret Somerville est professeur titulaire à la faculté de médecine et à la faculté de droit de l'université McGill.

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistant à l'édition: Richard Raymond

Éditions Liber, 2318 rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone (514) 522-3227; télécopie (514) 522-2007; adresse électronique: edliber@cam.org

Distribution (Canada): Diffusion Dimedia, 539 boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2; téléphone (514) 336-3941; télécopie (514) 331-3916; adresse électronique: general@dimedia.qc.ca

Distribution (France et Belgique): Diffusion du nouveau monde, DNM, 30 rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone (01) 43 54 49 02; télécopieur (01) 43 54 39 15; adresse électronique: liquebec@noos.fr

Distribution (Suisse): Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone (022) 960-9510; télécopieur (022) 776-3527; adresse électronique: admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (PADIE) et de la Sodec.

